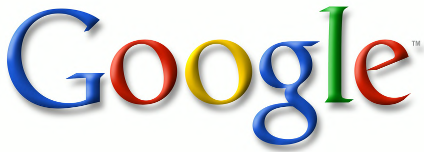

Google



LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES.

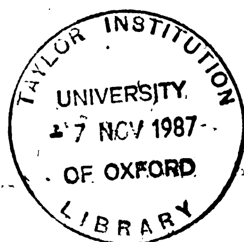
PAR

Mr. DE VOLTAIRE.



LONDRES.

MDCCLXXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 NOV 1987
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

L'Abbé de *Château-neuf* auteur du dialogue ſur la muſique des anciens, ouvrage ſavant & agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote ſuivante.

„ *Moliere* nous cita mademoiſelle *Ninon l'En-* „ *clos* comme la perſonne qu'il connaiſſait ſur „ qui le ridicule faiſait une plus prompte im- „ preſſion, & nous apprit qu'ayant été la veille „ lui lire ſon Tartufe (ſelon ſa coutume de la „ conſulter ſur tout ce qu'il faiſait) elle l'avait „ payé en même monaie par le récit d'une a- „ vanture qui lui était arrivée avec un ſcélérat „ à-peu-près de cette eſpece, dont elle lui fit „ le portrait avec des couleurs ſi vives & ſi na- „ turelles, que ſi ſa piece n'eût pas été faite, „ nous diſait-il, il ne l'aurait jamais entrepriſe, „ tant il ſe ferait cru incapable de rien mettre „ ſur le théâtre d'auſſi parfait que le Tartufe de „ mademoiſelle *l'Enclos.*"

Suppoſé que *Moliere* ait parlé ainſi, je ne ſais à quoi il penſait. Cette peinture d'un faux dévot ſi vive & ſi brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Moliere* à compoſer ſa comédie du Tartufe s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le ſien eût vu tout d'un coup dans le ſimple récit de *Ninon*,

de quoi conſtruire ſon inimitable piece, le chef-d'œuvre du bon comique, de la ſaine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuſe. D'ailleurs il y a, comme on ſait, une prodigieuſe différence entre raconter plaiſamment, & intriguer une comédie ſupérieurement.

L'avanture dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, ſans être la matiere d'une bonne comédie.

Je me ſouviens qu'étant un jour dans la néceſſité d'emprunter de l'argent d'un uſurier, je trouvai deux crucifix ſur ſa table. Je lui demandai ſi c'étaient des gages de ſes débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne faiſait jamais de marché qu'en préſence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un ſeul ſuffiſait, & que je lui conſeillais de le placer entre les deux larons. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi ſur l'eſcalier, & me dit en faiſant le ſigne de la croix que ſi je pouvais l'aſſurer que je n'avais point eu de mauvaiſes intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conſcience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il ſe réſolut donc à me prêter ſur gages à dix pour cent pour ſix mois, retint les inté-

rêts par devers lui, & au bout des ſix mois il diſparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, ſon ton de voix, toutes ſes allures étaient ſi comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite hiſtoriette. Mais certainement ſi j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus inſipides.

Il en eſt peut-être ainſi de la comédie du Dépoſitaire. Le fond de cette piece eſt ce même conte que mademoiſelle *l'Enclos* fit à *Moliere*. Tout le monde ſait que *Gourville* ayant confié une partie de ſon bien à cette fille ſi galante & ſi philoſophe, & une autre à un homme qui paſſait pour très dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu ſcrupuleuſe le rendit fidélement ſans y avoir touché.

Il y a auſſi quelque choſe de vrai dans l'avanture des deux freres. Mademoiſelle *l'Enclos* racontait ſouvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui ayant été volé par des hipocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'eſt aviſé de faire une comédie qu'on n'a jamais oſé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme

un ouvrage bien théatral. Nous penſons même qu'elle n'eſt pas faite pour être jouée. Les uſages, le goût ſont trop changés depuis ce tems là. Les mœurs bourgeoiſes ſemblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'yvrognes: c'eſt une mode qui était trop commune du tems de *Ninon.* On ſait que *Chapelle* s'enivrait preſque tous les jours. *Boileau* même dans ſes premieres ſatyres, le ſobre *Boileau* parle toujours de bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers; ce qui ſerait aujourd'hui inſupportable.

Nous donnons ſeulement cette piece comme un monument très ſingulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que penſait *Ninon* ſur la probité & ſur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Château-neuf* pag. 121.

„ Comme le premier uſage qu'elle a fait de „ ſa raiſon a été de s'affranchir des erreurs vul- „ gaires, elle a compris de bonne heure qu'il „ ne peut y avoir qu'une même morale pour les „ hommes & pour les femmes. Suivant cette „ maxime qui a toujours fait la regle de ſa con- „ duite, il n'y a ni exemple ni coutume qui „ pût lui faire excuſer en elle la fauſſeté, l'in- „ diſcrétion, la malignité, l'envie, & tous les „ autres défauts, qui, pour être ordinaires aux „ femmes, n'en bleſſent pas moins les premiers „ devoirs de la ſociété.

„ Mais ce principe, qui lui fait ainſi juger
„ des paſſions ſelon qu'elles ſont en elles-mêmes,
„ l'engage auſſi par une ſuite néceſſaire à ne les
„ pas condamner plus ſévérement dans l'un que
„ dans l'autre ſexe. C'eſt pour cela, par e-
„ xemple, qu'elle n'a jamais pu reſpecter l'au-
„ torité de l'opinion dans l'injuſtice qu'ont les
„ hommes de tirer vanité de la même paſſion
„ à laquelle ils attachent la honte des femmes,
„ juſqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt
„ leur unique crime: de la même maniere qu'-
„ on réduit auſſi leurs vertus à une ſeule, &
„ que la probité qui comprend toutes les autres
„ eſt une qualification auſſi inuſitée à leur égard,
„ que ſi elles n'avaient aucun droit d'y pré-
„ tendre."

Ce caractere eſt préciſément le même qu'on retrouve dans la piece, & ces traits nous ont paru ſuffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des ſingularités de notre littérature, & ſurtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une perſonne auſſi ſinguliere que mademoiſelle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur eſt ſeulement prié de faire attention que ce n'eſt pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très bien mise, grand caractere du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit maitre du bon ton.

Mr. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paróles, & l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empesé, & déclamant tout.

Mr. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas ivrogne de comédie.

Mde. AGNANT, habillée & coifée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, PICARD } valets de comédie dans l'ancien goût.

La scene est chez mademoiselle Ninon l'Enclos au Marais.

LE

DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILLE *le jeune.*

Le jeune GOURVILLE.

AInſi, belle Ninon, votre philoſophie
Pardonne à mes défauts, & ſoufre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre ſoin.
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand beſoin.

NINON.

J'aime aſſez, cher Gourville, à former la jeuneſſe.
Le fils de mon ami vivement m'intéreſſe.
Je touche à mon hyver, & c'eſt mon paſſe-tems
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems.
N'étant plus bonne à rien déſormais pour moi-même;
Je ſuis pour le conſeil: voila tout ce que j'aime;
Mais la ſévérité ne me va point du tout.
Hélas! on ſait aſſez que ce n'eſt point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu beſoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mere quelquefois dans la maiſon l'amene.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre frédaine;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le préſent c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe:
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

Sans doute, vous flatez & le pere & la mere,
Et juſqu'à l'avocat: c'eſt le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le pere aime le vin.

NINON.

C'eſt un vice du tems,
La mode en paſſera. Ces buveurs me déplaiſent:
Leur gaîté m'aſſourdit, leurs vains diſcours me peſent.
J'aime peu leurs chanſons, & je hais leurs fracas;
La bonne compagnie en fait très peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mere Agnant eſt bruſque, emportée & revêche,
Sotte, un oiſon bridé devenu pigrieche.
Bonne diableſſe au fond.

NINON.

Oui, voila trait pour trait
De nos très ſots voiſins le fidele portrait.
Mais on doit ſe plier à ſoufrir tout le monde;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis ſeigneurs, nos pincés beaux eſprits:
C'eſt un mal néceſſaire & que ſouvent j'eſſuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante & ne m'ennuyera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle eſt pleine d'appas.
Aimez la, quittez la, mon amitié tranquile
A vos goûts quels qu'ils ſoient ſera toujours facile
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis,
Soyez homme d'honneur, d'eſprit & de courage.
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoiqu'en diſent l'Aſtrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.
L'amour n'exige point de raiſon, de mérite (1).
J'ai vû des ſots qu'on prend, des gens de bien qu'on
quite.
Je fus, & tout Paris l'a ſouvent publié,
Infidele en amour, fidele en amitié.

(1) Ce ſont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Château-neuf.

Je vous chéris Gourville, & pour toute ma vie.
Votre pere n'eut pas de plus conſtante amie,
Dans des tems malheureux il arangea mon bien ;
Je dois tout à ſes ſoins, ſans lui je n'aurais rien.
Vous ſavez à quel point j'avais ſa confiance ;
C'eſt un plaiſir pour moi que la reconnaiſſance ;
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parens :
Et votre frere & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'inſtruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les tems fut un homme eſtimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu ſolidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant ?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le tems, où de votre fortune
Le nœud très délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monſieur Garant, poura ſe débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monſieur Garant me fait toujours bailler,
Il eſt ſi compaſſé, ſi grave, ſi ſévere !
Je rougis devant lui d'être fils de mon pere.
Il me fait trop ſentir que par un ſort fâcheux
Il manque à mon batême un paragraphe ou deux,

NINON.

On omit, il eſt vrai, le mot de légitime.
Gourville votre pere eut la publique eſtime.
Il eut mille vertus ; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop ſage)

A votre frere, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien ; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, & son correspondant,
Pour deux cents mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir, il l'a dit devant moi ;
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fut un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête :
Directeur d'hôpitaux, sindic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légere,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractere,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs.
Oui, je suis débauché ; mais parbleu j'ai des mœurs.
Je ne dois rien, je suis fidele à mes promesses ;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses ;
Je bois sans m'enivrer ; j'ai tout payé comptant ;
Je ne vais point jouer, quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un tems pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monsieur mon frere aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage & profond, sa conduite est austere ;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guere :
Il méprise le monde. Eh bien, qu'il soit un jour
Pour prix de ses vertus marguillier à son tour.

Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien.
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; & pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux & joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déja dit,
D'un jeune écervelé quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant fût-il très estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris, lorsque je vois que votre frere a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige.

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige.
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots.
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, *le jeune* GOURVILLE, *monsieur* GARANT *en manteau noir, grand rabat, gands blancs, large perruque.*

Monsieur GARANT.

JE me suis fait attendre.
Le tems, vous le savez, est dificile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le sais.

Monsieur GARANT.

Bien pesans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

Monsieur GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité...

NINON.

Fort bien.

Monsieur GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

Monsieur GARANT.

L'œuvre auroit pu, je pense,
Souffrir un grand déchet, mais j'ai tout réparé.

GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, & vous en ſait bon gré.

Monſieur GARANT.

Les pauvres ſont d'ailleurs ſi pauvres! leurs ſouffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les ſecourir;
C'eſt un devoir ſacré.

Monſieur GARANT.

Leurs maux me font ſouffrir!

Le jeune GOURVILLE.

Vous régiſſez ſi bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt ſeront dans l'opulence.

NINON.

Ça, monſieur l'aumonier, vous ſavez que céans
Il eſt ainſi qu'ailleurs de jeunes indigens,
Ils ſont recommandés à vos nobles largeſſes.
Vous n'avez pas, ſans doute, oublié vos promeſſes.

Monſieur GARANT.

Vous ſavez que mon cœur eſt toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monſieur Gourville,
Si bon pour ſes amis, qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima, qui fut ſi bon pour moi,
Si généreux! — je ſais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la juſtice,
Ordonnent qu'un ami ſans réſerve acompliſſe
Ce qu'un ami vouloit.

NINON.

NINON.

Ah! que c'eſt parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt fort éloquent.

Monſieur GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON (*le contrefaiſant.*)

Je me flate, je crois, je ſuis perſuadée,
Je me ſens convaincue, & ſurtout j'ai l'idée,
Que vous rendrez bientôt les deux cents mille francs
A votre ami ſi cher ès mains de ſes enfans.

Monſieur GARANT.

Madame, il faut payer ſes dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas ſont des crimes;
L'honneur, la probité, le ſens & la raiſon,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ſes devoirs, à ne nuire à perſonne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien conſidérer ſi le droit eſt lézé,
Si tout eſt bien en ordre.

NINON.

Eh rien n'eſt plus aiſé....
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maitre?

Monſieur GARANT.

Oh oui. Son teſtament le fait aſſez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte eſt clair & net.

Monſieur GARANT.

Oui, cette arithmétique
Eſt parfaite en ſon genre & n'a point de réplique;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous aſſurez la paix de leur ſociété.

Monſieur GARANT.

Soyez ſûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée eſt la vôtre?
Tout eſt réglé, monſieur....

Monſieur GARANT.

Il faudra mûrement
Conſulter ſur ce cas quelque avocat ſavant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puiſſe prévenir toute fâcheuſe affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourroient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon pere n'en a point.

Monſieur GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il ſort de deſſous terre
Mille collatéraux qu'on ne connoiſſait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice

J'éludasse les loix de la sainte justice!
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout.

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

Monsieur GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois,
C'est mon opinion... mais la rigueur des loix,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je reponds du succès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

Monsieur GARANT.

Vous ne connaissez, pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les loix & leurs mysteres.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, *Monsieur* GARANT.

Monsieur GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentimens.... une allure mauvaise.
Je crains que s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

Monsieur GARANT.

Il est fort libertin, une trop grande aisance,
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence.....
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse,
Point d'excès; mais son bien lui doit appartenir.

Monsieur GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frere?

Monsieur GARANT.

Ah! pour lui ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite gueres.

NINON.

Comment donc? ...

Monsieur GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son pere vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui...

Monsieur GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son pere lui fit.

Monsieur GARANT.

Mais cela n'est pas sage.
Nous y remédierons. Je vous en parlerai;
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah

Monsieur GARANT.

Vous savez le monde.

NINON.

Ah monsieur!

Monsieur GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrettes façons dont on peut se pousser,
Etre considéré, s'intriguer, s'avancer,
Vous êtes éclairée, avisée & discrette.

NINON.

Et surtout patiente.

SCENE IV.

NINON, *Monsieur* GARANT, *le jeune* GOURVILLE, LISETTE, *un laquais.*

LISETTE.

AH! la lourde cassette;
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vîte, ouvrons la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre fort.

NINON.

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste,
Etant contraint de fuir, Gourville me laissa,
Longtems à son retour dans ce coffre il puisa.
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure.
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(*On remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours, je sais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon.

NINON (*à monsieur Garant.*)

Pour remplir son devoir il faut peu de façon.
Vous le voyez, monsieur.

Monsieur GARANT.

Cela n'est pas de l'ordre;
Dans l'exacte équité la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

Monsieur GARANT.

Allez, j'en suis chargé; n'en soyez point en peine

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine?
Des deux cents mille francs en contrats bien dressés?
Quand satisferez-vous ces devoirs si pressés?

Monsieur GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémissent.
Lorsque je suis absent tous les secours languissent.
Adieu....

(*Il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légérement.

NINON.

Eh fi donc!

Monsieur GARANT (*revenant encor la tirant à l'écart.*)

La débauche, hélas! de toute espece,

A la perdition conduira ſa jeuneſſe.
Il diſſipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem ! que dit-il de moi ?

Monſieur GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec diſcrétion je m'explique à madame.—
(*bas à Ninon.*)
Il eſt très-inconſtant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

Monſieur GARANT.

Il a déjà ſéduit notre voiſine Agnant,
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah ! mon Dieu le méchant !
Courtiſer une fille ! ô ciel eſt-il poſſible !

Monſieur GARANT.

C'eſt comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémiſſible !

Monſieur GARANT (*à Ninon.*)

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas,
C'eſt mauvais ſigne...

NINON (*à Garant qui ſort.*)

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCENE V.

NINON, *le jeune* GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUe vous disait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous je commence à penser à la fin,
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule;
On peut être à la fois fripon & ridicule.
Avec son verbiage & ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses,
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu, mais pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop n'en eût jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame,
Et que ceci soit dit & pour homme & pour femme.
Enfin, je ne veux point par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, *le jeune* GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien, chere Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frere a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les savans sont d'étrange nature
Quel étonnant jeune homme, & qu'il est triste & sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec,
Un bonnet sâle & gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts composaient sa parure;
Dans un tas de papier il était enterré;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me suis hazardée.
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.

(*En élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû;
Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu:
Il a continué de feuilleter, d'écrire.

J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire:
Ce bruit l'a réveillé. *Voila deux mille écus,*
Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus.
Hem! qui, quoi, m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires.
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voila.
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire? a-t-il dit, fi! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre;
Voila les sacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission:
Nous avons pris, madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête,
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizare?

NINON.

Il en faut convenir, son caractere est rare.
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caracteres;
Et le jour & la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur,
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains;
Il a le cœur très-bon, je le sais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs & du monde,
Des usages, des mœurs l'ignorance profonde;
Ce goût pour la retraite & cette austérité
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Allarme ma tendresse, accroît ma défiance:
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée.
De sa sotte raison la mienne est étonnée;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables;
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systêmes,
Inutile aux humains & dupe des sots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom;
Afin que si la mere a jamais connaissance
Des mysteres secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderese & de componction
La lettre lui paraisse une exhortation;

Un essai de morale envoyé par mon frere.
Nous écrivons tous deux d'un même caractere;
En un mot, sous son nom, j'écris tous mes billets,
En son nom prudemment les messages sont faits.
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystere.

NINON.

Il est un peu scabreux, & je crains cette mere.
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez
Vos discours de vertu seront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tout est assez drole.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très-bien, déjà dans la maison;
A la mere toujours je dis qu'elle a raison;
Je bois avec le pere, & chante avec la fille;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont bien souvent du bon.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre, le jeune GOURVILLE, (*tous deux arrivent & continuent la conversation*) l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune GOURVILLE.

N'Es-tu donc pas honteux en effet à ton âge,
De vouloir devenir un grave perſonnage?
Tu forces ton inſtinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la ſtupidité.
Qui peut donc contre toi t'inſpirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds & des mains
Se plairait d'écraſer les fleurs de ſes jardins,
De peur d'en ſavourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal ſociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi ſe refuſer à tout?
Etre ſans amitié, ſans plaiſirs & ſans goût,
C'eſt être un homme mort. Oh! la plaiſante gloire
Que de gâter ſon vin de crainte de trop boire.
Comme te voila fait! le teint jaune & l'œil creux,
Penſes-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde en attendant ſois très-ſûr de déplaire.
La charmante Ninon qui nous tient lieu de mere.
Voit avec grand chagrin, qu'en ta propre maiſon,
Loin d'elle & loin de moi, tu languis en priſon:

Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite moi, songe à te réjouir,
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

GOURVILLE *l'aîné.*

De si vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, monsieur, j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne peux plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales;
Il en peut ariver des choses bien fatales:
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE *l'aîné.*

Monsieur Garant, mon frere,
Que vous calomniez, est d'un tel caractere
De probité, d'honneur... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE

Je voi
Que déjà son beau stile a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE *l'aîné.*

Il met discrétement la paix dans les familles.
Il garde la vertu des garçons & des filles;
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter:
Allez dans le beau monde, allez vous y jetter;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux:
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux;

Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume;
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE *l'aîné.*

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins; mais apprends à mieux voir.
Tu pouras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE *l'aîné.*

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi tout seul dans un désert?

GOURVILLE *l'aîné.*

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE (*en riant.*)

Madame Aubert!

GOURVILLE *l'aîné.*

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui, pieuse & savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu!

GOURVILLE.

GOURVILLE *l'aîné.*

Non, mais ſon logis eſt rempli
Des gens les plus verſés dans les vertus pratiques :
Elle connait à fond tous les auteurs miſtiques.
Elle reçoit ſouvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui ; mon tuteur fidele,
Monſieur Garant me mene enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez ſa couſine !

GOURVILLE *l'aîné.*

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Elle même, & je veux, après cet entretien,
Ne hanter déſormais que de tels caracteres,
Dont l'eſprit ſoit inſtruit, & les mœurs ſoient auſteres.
Je ne veux plus vous voir, & je préfere un trou,
Un hermitage, un antre..

Le jeune GOURVILLE (*en l'embraſſant.*)

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVILLE *l'ainé seul.*

JE pleure sur son sort; le voila qui s'abime.
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(Il s'assied & ouvre un livre.)
Que Garasse a raison! qu'il peint bien à mon sens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie.
(Il lit encore.)
C'est bien dit, oui, voila le plan que je suivrai.
Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
(Il se leve.)
Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs?
De se dire en secret, me voila sans désirs,
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage.
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfere
Sans nul ménagement mon étourdi de frére.
Il plait à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop. Pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance,
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance.
Et malgré ses écarts, elle a des sentimens

Qu'on eut pris pour vertu, peut-être en d'autres tems.
Mais.... (*Il se mord le doigt & fait une grimace effroyable.*)

SCENE III.

GOURVILLE *l'aîné*, *Monsieur* GARANT.

Monsieur GARANT.

EH bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'azile?

GOURVILLE *l'aîné*.

J'y suis très-résolu.

Monsieur GARANT.

Ce logis infecté.
N'était point convenable à votre piété.
Sortez en promptement — mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre pere?

GOURVILLE *l'aîné*.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

Monsieur GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde;
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légere envie.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! que vous m'obligez! je ne pourai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

Monsieur GARANT.

Je peux avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh! eh! ...

GOURVILLE *l'aîné.*

L'on me l'a dit — Mon Dieu je vous les laisse,
Vous voulez bien encor en être embarassé?

Monsieur GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui, c'est fort bien pensé.

Monsieur GARANT.

Or ça, votre dessein de chercher domicile
Est très juste, & très bon, mais il est inutile;
La maison est à vous; gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE *l'aîné.*

Cet honneur me serait bien utile & bien doux:
Mais je ne me sens pas l'ame encor assez forte,
Pour chasser une femme & la mettre à la porte.
C'est un acte pieux; mais l'honneur a ses droits.
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je sans rougir dire à ma bienfaitrice,
Sortez de la maison, & rendez-vous justice;
Cela n'est-il pas dur?

Monsieur GARANT.

Un tel ménagement
Est bien louable en vous, & m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager.
Sachez que votre frere entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce — un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait, — tant je m'en sens troubler.

GOURVILLE *l'aîné.*

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi!

Monsieur GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains! — Grace au ciel je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

Monsieur GARANT.

Les foux plaisent par fois.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! j'en suis en colere
Pour l'honneur du Marais.

Monsieur GARANT.

Il faut premiérement
Détourner loin de nous ce scandale impudent.
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance,
Nous avons concerté que de cette maison

Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui, l'idée est profonde, il a raison. Les sages
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

Monsieur GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante;
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE *l'aîné.*

La vertu!

Monsieur GARANT.

Vraiment, oui. Toujours un marguillier,
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice,
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou. (*il leve son genou.*)

GOURVILLE *l'aîné* (*en signant.*)

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

Monsieur GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous êtes, je le vois, très actif en affaire.

Monsieur GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui!

Monsieur GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE *l'aîné.*

La voilà.

Monsieur GARANT.

Tout eſt bien, & puis chez ma couſine,
Chez la ſavante Aubert notre illuſtre voiſine,
Nous irons faire enſemble un dîner familier.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous m'enchantez.

Monsieur GARANT.

Elle eſt la perle du quartier:
Il eſt dans ſa maiſon des doctes aſſemblées,
Des converſations utiles & réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des ſavans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pêtris du vrai ſuc de la philoſophie.

GOURVILLE *l'aîné.*

Et c'eſt là juſtement tout ce qu'il me falait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penſer: vous êtes mon Socrate,
Je ſuis Alcibiade. Ah! que cela me flatte!
Me voilà dans mon centre.

Monsieur GARANT.

On n'eſt jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, ſavans & vertueux.
Chez ma couſine Aubert, mon fils, allez vous rendre:
Je ne me ferai pas, je crois, longtems attendre.

GOURVILLE *l'aîné.*

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, *monsieur* GARANT, GOURVILLE *l'aîné.*

NINON (*à Gourville l'aîné.*)

Ah! ah! monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, & votre noir chagrin
Cede au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très bien à la philosophie:
La solitude accable, & cause trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE *l'aîné.*

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Et mais!... j'espere...
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE *l'aîné.*

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE *l'aîné.*

Des docteurs très-savans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE *l'aîné.*

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table

NINON.

Allez, c'est fort bien fait.

SCENE V.

NINON, *monsieur* GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur!
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur,
En savez-vous la cause?

Monsieur GARANT.

Eh oui, je suis sincere,
La cause est en effet son méchant carractere.

NINON.

Je savais qu'il était & bisare, & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eut le cœur méchant.

Monsieur GARANT.

Allez, je m'y connais: vous pouvez être sûre,
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remercîment.
Mais c'est distraction, manque de savoir vivre;
Et pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre.

Monsieur GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, cangrené, méchant — au mal porté,
Faux.. avec fausseté. Ses allures secretes,
Sombres....

NINON (*en riant.*)

Vous prodiguez aſſez les épithetes,

Monſieur GARANT.

Il ne peut vous ſouffrir. Il vient de s'engager
A vendre ſa maiſon, pour vous en déloger. —
Vous en riez.

NINON.

La choſe eſt-elle bien certaine?

Monſieur GARANT.

J'en ſuis témoin: j'ai vu cet effet de ſa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'eſt l'uſage qu'il fait de ſa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'eſt rien, n'en ſoyez point en peine,
Cela s'ajuſtera.

Monſieur GARANT.

Craignez tout de ſa haine,

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réuſſir.

Monſieur GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir,
Qu'il ſorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite,

Monſieur GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite.
De ſes cent mille francs il n'aura ma foi rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monſieur, je le crois bien.

Monſieur GARANT.

Que nous ſommes à plaindre, un bon ami nous laiſſe

De ses deux chers enfans à guider la jeunesse.
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté.
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant. — De tous deux il faudra nous défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous ?

Monsieur GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti sage... Ecoutez... Cette caisse,
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse,
Etait-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Jusqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre fort;
Vous le savez assez.

Monsieur GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyalement, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune ?

NINON.

Non,
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

Monsieur GARANT.

Vous avez du crédit: une dame importante
Est liée avec vous d'une amitié constante,
Et si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

NINON.

A la cour ! moi ! monsieur, que le ciel m'en préserve.
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve

Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder ſon crédit, monſieur, n'en uſons gueres.

Monſieur GARANT.

Il le faut réſerver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, madame; oui, vous avez raiſon;
Et votre ſentiment eſt ici ma leçon.

(Il s'approche un peu d'elle, & après un moment de ſilence.)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je ſuis riche, il eſt vrai, mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

Monſieur GARANT.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je ſuis auſſi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

Monſieur GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens raſſemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cents mille francs, croiſſant notre fortune,
Entreraient de plein ſaut dans la maſſe commune.
Vous pourriez employer votre art perſuaſif
A nous faire obtenir un poſte lucratif.
Vous feriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aiſance;
Que des prudes ſur-tout la noble faction,

Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueilliſſant d'une telle conquête,
A vous bien épauler ſe tienne toujours prête.
Avec un pot de vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions ſourdement, ſans bruit, ſans peine
aucune,
Placer, à cent pour cent, ma petite fortune;
Et votre rare eſprit tout bas ſe moquerait
De tout le genre humain qui vous reſpecterait.
Vous ne répondez rien.

NINON.

C'eſt que je conſidere,
Avec maturité, cette ſublime affaire. —
Vous voulez m'épouſer?

Monſieur GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'eſprit, tant d'attraits:
C'eſt à quoi j'ai penſé, dès que mon ſort proſpere
De deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

Monſieur GARANT.

J'ai combattu longtems
Les inſpirations de ces déſirs puiſſans;
Mais en les combinant avec juſteſſe extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calçulant, rabattant, j'ai vu pour réſultat
Qu'il eſt tems en effet que vous changiez d'état,
Que nous nous convenons, & qu'un amour ſincere
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus longtems pour l'hymen un peu de répugnance:
Son joug effarouchait ma libre indépendance.
C'est un frein respectable: & si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis:
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légere.
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

Monsieur GARANT.

Madame, croyez-moi; tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé.
Ces bagatelles là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, & je pense au solide.

NINON.

Eh bien, j'y pense aussi: vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, & quelque hypocrisie.

Monsieur GARANT.

Et mon Dieu, c'est par-là qu'on réussit toujours.

NINON.

Oui, la monnaie est fausse; elle a pourtant du cours.
Que me font, après tout, les enfans de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

Monsieur GARANT.

Il faut l'être à nous seuls; & songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, & j'en suis pénétrée.

Monsieur GARANT.

Ah! je me doutais bien, que votre ame éclairée

En ſentirait la force & le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me peſe infiniment.

Monſieur GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

Monſieur GARANT.

Ah! vous me raviſſez: je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent ſi fort;
Mais ſi vous connaiſſiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre eſprit! — quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chere liberté,
De quel excès d'amour je me ſens tourmenté!

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc; vous me tournez la tête;
Sortez, n'abuſez point de ma faible conquête,
Mais revenez bientôt.

Monſieur GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

Monſieur GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amene un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire?

NINON.

Par contrat! & mais oui, vos deſſeins concertés
Ne ſauraient à mon ſens être trop conſtatés.

Monsieur GARANT.

Nos faits sont convenus?

NINON.

Oui dà.

Monsieur GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur se sent lier.

Monsieur GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON (*le contrefaisant*)

Ce soir, mon marguillier.

SCENE VI.

NINON *seule.*

QUel indigne animal, & quelle ame de boue!
Il ne s'apperçoit pas seulement qu'on le joue;
Enseveli qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux:
J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque tems trompé des imbéciles;
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés,
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle, il peut l'être sans doute.
Mais l'intérêt l'est plus, & souvent ne voit goûte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot.
Bien souvent, quoiqu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

EH bien, Picard, sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier; quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah! c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier? — J'ai souvent même envie;
Tu le sais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon ! attendons nous y ! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront, tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'alure.
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur, que madame va prendre ?

LISETTE.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent,
Sur son large visage on voit tout son mérite,
Homme de bon conseil, & qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours : dit-on, vécu de ses talens ;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux & fripon.

LISETTE.

Eh bien ! que fait cela ! cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra.
Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera !

LISETTE.

Rien n'eſt plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eſt lui que madame aime?

LISETTE.

Je n'en ſaurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même?

J'ai de plus entendu des mots de leur diſcours;
Picard, ils ſe juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monſieur l'a quitée,
Et madame auſſitôt en caroſſe eſt montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour, on va vite à préſent
Je ne l'aurais pas cru: rapport que j'ai ſouvent
Entendu ma maſtreſſe, avec un beau langage,
Se moquer en riant des loix du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le tems; on ne rit pas toujours;
On devient ſérieux au déclin des beaux jours.
La femme eſt un roſeau que le moindre vent plie.
Et bientôt il lui faut un ſoutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuirai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choiſi monſieur pour ſon ſoutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec ſon frere?

LISETTE.

Je penſe que l'aîné va dans un monaſtere;
L'autre ſera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun ſuit ſon inſtinct: tout s'arrange aiſément.

PICARD.

Je ne ſais: mon inſtinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainſi que tu l'eſperes,

LISETTE.

Pourquoi! pour en douter, quelles raiſons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raiſons, moi: j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorſqu'on veut aux gens aſſurer quelque choſe,
On ſe trompe toujours; je n'en ſais point la cauſe.
J'ai vu tant de meſſieurs, qui pour tes doux appas
Diſaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, maroufle, inſolent.

PICARD.

A ton tour ma mignone,
Jamais en promettant n'as-tu trompé perſonne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point, allons, rendons bien net
De notre cher ſavant le ſâle cabinet.
Tenons la chambre propre; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon, ce monſieur Garant a la clef dans ſa poche.

PICARD.

Diable! il eſt donc déjà maître de la maiſon,
Et ce grand mariage eſt donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? madame avec myſtere
A dit à ſon cocher — cocher, chez le notaire:
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très bien
Que l'affaire eſt conclue, & je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper, qu'un grand traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danſerons: plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquille,
Lui-même ſe ſervant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très doux.
Où donc eſt-il allé?

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très pieuſe, & de Garant couſine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh, c'eſt un grand ſavant; il lit tous les auteurs.



SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE *l'aîné.*

LISETTE.

LE voici qui revient.

PICARD.

Pour la nôce peut-être.

LISETTE.

Ah, comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE *l'aîné (dans le fond.)*

O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards & les gestes.
(Gourville s'avance).

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur.

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, monſieur, tombé par terre?

GOURVILLE *l'aîné.*

Que ſon ſein m'engloutiſſe.

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE *l'aîné.*

Qu'on m'enterre;

Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monſieur!

LISETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé?

GOURVILLE *l'aîné.*

Je me meurs de douleur,

De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtriſſures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques bleſſures?

GOURVILLE *l'aîné (s'aſſied.)*

Je ne puis me tenir: ah! Liſette, écoutez

Mes fautes, mes malheurs, & mes indignités.

PICARD.

Ecoutons bien.

(Ils ſe mettent à ſes côtés & alongent le cou.)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE *l'aîné.*

Voulant reſter chez moi, monſieur Garant me donne

Rendez-vous à dîner, chez ſa couſine Aubert.

PICARD.

C'eſt une brave dame.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! diableſſe d'enfer

Il y devait venir de ſavans perſonnages.
Parfaits chez les parfaits, ſages entre les ſages,
J'y vais; madame Aubert était encor au lit.
Monſieur Aubert tout ſeul près de moi s'établit,
Me propoſe un trictrac en attendant la table,
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable.
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, juſqu'à préſent

La choſe eſt très commune, & le mal n'eſt pas grand.

GOURVILLE *l'aîné.*

J'y gagne, j'y prends goût: de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu ſe continue; enfin le ſort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor ſur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un ſage ſe conſole.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! ce n'eſt rien encor. Garant à ſon couſin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preſſante;
Aubert me fait excuſe, Aubert me complimente.
Il ſort, je reſte ſeul, je n'oſais demeurer;
Et dans notre maiſon j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeſte,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leſte,
Un négligé brillant, mais qui paraît ſans art,

On a dîné par-tout, me dit-elle, il est tard:
Je vous proposerais de diner tête à tête;
Mais je vous ennuirais — j'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre philosophie?

GOURVILLE *l'aîné.*

Hélas oui; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vûs chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais sourire
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho?

PICARD.

Non.

GOURVILLE *l'aîné.*

Le plus doux poison
Par l'oreille & les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons: monsieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous dangereux, monsieur?

GOURVILLE *l'aîné.*

L'époux est très fâcheux.
Il m'applique un soufflet: je suis assez colere;
J'en rends deux sur le champ: nous nous roulons par terre;
L'un sur l'autre acharnés je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlete?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ni toi non plus, Lifette?

LISETTE.

Très peu.

GOURVILLE *l'aîné.*

Quoiqu'il en foit meurtriffans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les careaux, les lambris;
Des oififs du quartier une foule accourue
Rempliffait la maifon, l'efcalier & la rue.
On crie, on nous fépare: un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris fur lui le foin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main forte,
Pour prévenir, dit-il, une amande plus forte,
Pour payer le fcandale avec les coups reçus,
Je lui figne un billet encor de mille écus.
Ah Lifette! ah Picard! le fage eft peu de chofe!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphofe!

GOURVILLE *l'aîné.*

Après ce que je viens de faire & d'effuyer,
Comment revoir jamais monfieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh, madame eft très bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monfieur, elle pardonne.

GOURVILLE *l'aîné.*

Comment revoir mon frere, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de févérité?

SCENE III.

GOURVILLE *l'aîné*, GOURVILLE *le jeune*, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE (*tout essouflé*)

AH! mon frere, ah Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

Le jeune GOURVILLE (*à Lisette à part.*)

Ma chere amie,
Dans ce danger terrible aide moi, je te prie.

GOURVILLE *l'aîné.*

Mon frere, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frere, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*prenant Lisette à part.*)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE *l'aîné.*

O ciel! madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah! de grace, oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! passez moi ma faute, elle est très-excusable.
(*allant à Lisette.*)
Lisette, à mon secours.

PICARD.

Eh mon Dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous; qu'a-t-on donc fait ici?
(*Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE *l'aîné (sur le devant.)*
Eſt-ce une illuſion? eſt-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte & j'avoue
Que je ſuis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.
(à Liſette, il lui parle à l'oreille.)
Picard, garde la porte. — Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.
J'y vais. Comptez ſur moi.

Le jeune GOURVILLE. *(à Liſette.)*
Par ton ſeul ſavoir faire
Tu ſauras amuſer & le pere & la mere.

GOURVILLE *l'aîné.*
Quoi? ſon pere & ſa mere ont l'obſtination
De me pourſuivre ici pour réparation?

Le jeune GOURVILLE.
Hélas! j'en ſuis honteux.

GOURVILLE *l'aîné.*
C'eſt moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.
Sophie échappera par une fuite promte,
Et Liſette ſaura la mettre en ſureté.
(revenant à Gourville l'aîné.)
De grace, mon cher frere, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE *l'aîné.*
Quel galimatias!

Le jeune GOURVILLE.
Ce n'était pas malice;
C'eſt un trait de jeuneſſe, & peut-être il la perd.

GOURVILLE *l'aîné.*
Vous voulez excuſer ici madame Aubert?

Le jeune GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frere, je vous jure,
Que nul dans ce quartier n'a su cette avanture.

GOURVILLE *l'aîné.*

Que dites-vous? après un bruit si violent.

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fut très-décent.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidele,
Je cours la consoler, & je vous réponds d'elle.

(Il sort.)

GOURVILLE *l'aîné.*

Mon frere est un bon cœur, il oublie aisément;
Mais de ce qu'il me dit, pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe.

SCENE IV.

GOURVILLE *l'aîné*, monsieur *l'avocat* PLACET, *(en robe.)*

L'avocat PLACET *(toujours d'un ton empesé, & se rengorgeant)*

ON m'a dit par la ville,
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE. *l'aîné.*

Très humble serviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous ſervir.

GOURVILLE *l'aîné.*

C'eſt ſans doute un docteur,
Que pour me conſoler monſieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je ſuis docteur en droit.

GOURVILLE *l'aîné.*

J'en ai bien de la joie,
Je les révere tous.

L'avocat PLACET.

Au bareau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque ſuccès.

GOURVILLE *l'aîné.*

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monſieur, de la friponnerie.

L'avocat PLACET.

~~Je ferai tout pour vous.~~ Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE *l'aîné.*

Si vous voulez, monſieur, vous charger de ma cauſe..

L'avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit...

GOURVILLE *l'aîné.*

En deux mots je l'expoſe.

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-tems en vue un établiſſement;
Et j'avais pourchaſſé Claire Sophie Agnant.
Pour elle, vous ſavez, monſieur, quelle eſt ma
flamme.

GOURVILLE *l'aîné.*

Non, mais un avocat fait bien de prendre femme,
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle, & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE *l'aîné.*

Qui! moi, monsieur?

L'avocat PLACET.

Vous même: & votre procédure
Par madame sa mere est remise en mes mains.
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour & tous vos beaux mysteres,
Colorés d'un vernis de maximes austeres.
A nos yeux clairvoyans le poison s'est montré.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET

On renia toujours, monsieur, les vilains cas:
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE *l'aîné.*

Quoi!

L'avocat PLACAT.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! c'est une coquine; & je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les fermens coutent peu, monfieur, aux hipocrites
Et chez madame Aubert vos infâmes vifites,
Le viol dont partout vous êtes accufé,
Un mari trop benin par vous de coups brifé
Ont fait connaître affez votre affreux caractere.

GOURVILLE l'aîné.

Jufte ciel!

L'avocat PLACET.

Pourfuivons... vous connaiffez la mere?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je fais qu'en ce logis
On la fouffre par fois; mais je vous avertis,
Que je n'ai jamais eu la plus légere envie
D'elle ni de fa fille; & très-peu me foucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous favez fur l'honneur
Combien elle eft terrible, & quelle eft fon humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en fais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger fon injure,
Sa main de deux fouflets a doué ma future,
Devant monfieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée eft féconde en fouflets.

L'avocat

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée,
Du logis maternel soudain s'est évadée.
On sait qu'elle est chez vous, & je m'en doutais bien.
Monsieur, il faut la rendre, & ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur le champ ses petits billets doux,
Que tout ceci se passe en secret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE *l'aîné.*

Le diable vous emporte & vous & vos billets.
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable & si lourde imposture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur & parjure?

GUURVILLE *l'aîné.*

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche.
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche;
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les loix sauront punir ces excès d'infamie:
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas,
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(*Il sort.*)

SCENE V.

GOURVILLE *l'aîné seul.*

Que voilà pour m'instruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlasse en ses filets par sa mine hipocrite.
Je bois, on m'assassine: en tout point confondu,
Je paie encor l'amande ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel.
Garant ne parait point, il me laisse; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, & je reste à la porte,
N'osant dans mes terreurs ni fuir, ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi,
Mon libertin de frere est plus sage que moi.



SCENE VI.

GOURVILLE *l'aîné*, PICARD.

GOURVILLE *l'aîné.*

Qui frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamare?
Que fait-on donc là bas? est-ce un nouveau bagare?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait stipuler?

PICARD (*accourant.*)

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE *l'aîné.*

Quoi donc?

PICARD.

Une mere affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE *l'aîné.*

Madame Aubert la mere?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE *l'aîné.*

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle & chere enfant que sa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur,
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur.
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés,
Pour y mieux parvenir, font avec elle entrés,
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE *l'aîné.*

Eh bien! que faut-il faire?
Où fuïr, où me fourer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire,
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! j'y cours me jetter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez vous.

GOURVILLE *l'aîné.*

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y ratrappe.
Monsieur, madame Aubert, & tous leurs grands docteurs,
Et ces sages profonds, & ces commentateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie.
Je vois que j'en étais sotement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'y ſonge, j'y reſonge, & tout cela, Liſette,
Me parait impoſſible.

LISETTE.

Oui, mais la choſe eſt faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle ſoit faite ou non,
Ta maîtreſſe à ce point ne perd pas la raiſon.

LISETTE.

Bon! & je la perds bien moi, monſieur, moi qui raiſonne
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard paſſe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de ſon averſion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon.

LISETTE.

Ah la femme eſt ſi faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très-vrai, ma reine,
Vous paſſez volontiers de l'amour à la haine:
Des exemples frappans le montrent chaque jour;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumieres,
J'en ſais autant que vous ſur ces grandes matieres.
Un abbé grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune tems fréquentait la maiſon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Liſette,
Me diſait que la femme eſt comme la girouette:
Quand elle eſt neuve encor, à toute heure on l'entend;
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent,
Elle ſe fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaiſon j'ai l'ame émerveillée,
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant.
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La choſe eſt pourtant ſûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguilliere!

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois gueres:
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris eſt rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie,
Tout paſſe & tout renaît; chaque jour ſa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra

Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chere!
Que ferons-nous ici de mon benêt de frere?
Et du jurisconsulte, & de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espiéglerie
Ait à mon frere aîné causé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant.
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe.
Elle est à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Non, tout s'appaisera;
Car enfin tout s'appaise: un cartaud suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de pere.
Et plus en ce moment sa femme est en colere,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.



SCENE II.

GOURVILLE *l'aîné* pourſuivi par *madame* AGNANT, *monſieur* AGNANT, *l'avocat* PLACET, *le jeune* GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE *l'aîné (courant).*

AU ſecours!

Madame AGNANT *(courant après lui.)*

Au méchant!

Monſieur AGNANT *(courant après madame Agnant).*

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET *(courant après monſieur Agnant.)*

Au voleur,

(Ils font le tour du théâtre en pourſuivant Gourville l'aîné)

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! j'ai le nez caſſé!

Madame AGNANT.

Je ſuis morte!

Monſieur AGNANT.

Ah! ma femme!

Es-tu morte en effet?

Madame AGNANT.

Non. — Séducteur infâme,
Tu m'enleves ma fille, imprudent loup-garou,
Et de la mere encor tu viens caſſer le cou.

GOURVILLE *l'aîné.*

Eh madame, pardon!

Madame AGNANT.

Déteſtable hypocrite,

L'avocat PLACET.

Race de débauché.

Madame AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!

Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE *l'aîné.*

Hélas! je la rendrai ſitôt que je l'aurai.

Madame AGNANT *(au jeune Gourville.)*

Tu m'inſultes encor! — Et toi qui fus ſi ſage,
Parle, as-tu pu ſouffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous. — Monſieur, écoutez-moi.

Monſieur AGNANT.

Volontiers: tu parais un très-bon vivant toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE *(en riant.)*

Raſſurez-vous, mon frere;
Vous, monſieur l'avocat, éclairciſſons l'affaire;
Entendons-nous.

Monſieur AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, & non ſe quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez nous ici ſur cette table
De ce bon vin muſcat.

Monſieur AGNANT.

Il eſt fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bû déjà;
Aſſeyons-nous, ma femme, & peſons tout cela.

(Il s'aſſied auprès de la table.)

Madame AGNANT.

Je n'ai rien à peser, il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(Ils se rangent autour de monsieur Agnant qui reste assis.)

GOURVILLE *l'aîné.*

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez;
Et que d'elle & de vous nous soyons délivrés.

Madame AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encor il m'injurie,
L'effronté dissolu!

Le jeune GOURVILLE *(à part à son frere.)*

Mon frere, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE *l'aîné.*

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE *(prenant madame Agnant à part.)*

Madame, vous savez combien je suis sincere.

Monsieur AGNANT.

Il n'est point frélaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire,
Que depuis quelque tems mon cher frere en effet
Eut avec vôtre fille un commerce secret.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ça n'est pas vrai.

Le jeune GOURVILLE (*à son frere.*)

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

Monsieur AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh le plaisant visage!

Madame AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je vous dis....

Le jeune GOURVILLE (*faisant signe à son frere.*)

Chut!

GOURVILLE *l'aîné.*

J'enrage!

L'avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voila ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(*Il tire des lettres de dessous sa robe.*)

Le jeune GOURVILLE (*prenant les lettres.*)

Prêtez moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur & le dispositif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre, il me faudra les lire.
(Il met les lettres dans sa poche, madame Agnant se jette dessus & en prend une.)

GOURVILLE *l'aîné.*

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Madame AGNANT *(à Gourville l'aîné.)*

Fripon,
Nieras-tu tes écrits! tien, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coëffe,
Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

Madame AGNANT *(prenant des lunettes).*

Ecoute. — *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide. —
Ah! je te donnerai de la vertu; perfide.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILLE *(versant à boire à monsieur Agnant.)*

Voisin.

Monsieur AGNANT.

De la vertu!

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(à madame Agnant.)
Madame, goutez-en.

Madame AGNANT (*ayant bû.*)

Peste! il est admirable!

Le jeune GOURVILLE (*à monsieur Agnant.*)

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table.
On y porte un cartaud dont vous serez content.

Monsieur AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE (*à l'avocat Placet.*)

Et vous?

L'avocat PLACET (*boit un coup.*)

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire,
Qu'en l'état où je suis, je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE (*en présente à son frere.*)

Vous, mon frere.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! cessez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux.
Après tant de chagrins & de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie:
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.

(*A madame Agnant.*)

Ma voisine, à la fin, vous voila bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour.
Ni vos yeux, ni les siens, ne m'ont donné d'amour.

Madame AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE *l'aîné.*

Vos yeux. C'eſt une calomnie,
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connait aſſez bien quelle eſt mon écriture;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Madame AGNANT.

Oh! c'eſt un honnête homme!

L'avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Madame AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

Monſieur AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

Monſieur AGNANT (*en buvant & le regardant enſuite fixement.*)

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie
A couru ſe cacher pour fuir votre couroux,
Et pour qu'il la remſt en grace auprès de vous.
Dans toute la paroiſſe il prend ſoin des affaires
Très-charitablement des filles & des meres.

Madame AGNANT.

Vraiment, l'avis eſt bon.

Le jeune GOURVILLE

Mademoiſelle Agnant
A du cœur; elle penſe, & n'eſt plus une enfant;
Vous l'avez ſouflettée, elle s'en eſt ſentie
Un peu trop vivement, & puis elle eſt partie.

Monſieur AGNANT *(toujours aſſis & le verre à la main.)*

C'eſt votre faute auſſi, ma femme; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement,
Vous avez la main promte, & vous êtes la cauſe
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE

Mon Dieu, c'eſt peu de choſe.
Allez, tout ira bien, — j'entends monſieur Garant,
Il revient, parlez-lui, mon frere, & promptement.
Sur tous les marguilliers on ſait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE *l'aîné.*

Que lui dire?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE *l'aîné.*

Persuader! eh quoi?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE *l'aîné.*

Comment!

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mere.

GOURVILLE *l'aîné.*

Moi!

Madame AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'entends rien...

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE *l'aîné.*

Allons donc. (*Il sort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

Monsieur AGNANT (*en montrant le jeune Gourville.*)

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCENE

SCENE III.

Les acteurs précédens, le jeune GOURVILLE *prenant par la main monsieur & madame* AGNANT, *& se mettant entre eux.*

Le jeune GOURVILLE.

PUis qu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire.
Comme peu dangereuse ; & j'excusais mon frere.
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hazardons tous la réputation
D'une fille nubile, & sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant :
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

Madame AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès verbal chez un homme trouvée ;
Vous sentez bien, madame, & vous comprenez bien,
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

Monsieur AGNANT.

Par ma foi ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.

Que penſera tout l'ordre en voyant un confrere
Qui prend, ſans reſpecter ſon grave caractere,
Une fille à ſes yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre eſt aimé, — fi! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, monſieur, c'eſt moi ſeul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux prêts à tout cenſurer.
Dix mille écus comptant ſont à conſidérer.

Monſieur AGNANT (*toujours bien fixe, & l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain yvrogne de comédie à hoquets*).

Vous avez de gros biens?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains; j'avoue ingénument
Qu'on devait reſpecter un tel engagement.
Mon frere a fait ſans doute une grande ſottiſe
D'enlever la future à ce futur promiſe.
Il n'en peut réſulter qu'une triſte union,
Pleine de jalouſie & de diſſenſion.
Les deux futurs enſemble à peine pouraient vivre.

Madame AGNANT.

J'en ai peur en effet.

Monſieur AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raiſon.

Le jeune GOURVILLE.

Par un destin fatal,
Vous voyez que mon frere a seul fait tout le mal.
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'est à moi de réparer sa faute.
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

Monsieur AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Madame AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien. Un cadet de basse Normandie
Est plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement,
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon pere,
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Madame AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

Monsieur AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé,
Mais je suis à sa mere attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Madame AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Madame AGNANT (*à monsieur Agnant.*)

Cent mille francs, mon cher!

Monsieur AGNANT.

Cent mille francs, ma femme,

Ah! ça me plait.

Madame AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.

Cent mille francs, mon fils!

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec

Monsieur AGNANT.

Il est plein de mérite, & d'ailleurs il boit sec.

L'avocat PLACET.

Mais songez s'il vous plait.

Monsieur AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre

Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus!

Stipulés par vous-même!

Madame AGNANT.

Ils ne le feront plus.

(*Elle le pousse*)

Cent mille francs — Allez.

Monsieur AGNANT. (*le poussant d'un autre côté.*)

Dénichez au plus vite.

Madame AGNANT (*lui faisant faire la pirouette à droite.*)

Allez plaider ailleurs.

Monsieur AGNANT (*lui faisant faire la pirouette. à gauche.*)

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs.

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILLE (*en le retournant*)

N'y manquez pas.

Monsieur AGNANT.

Bon soir.

Madame AGNANT.

Allons, arrongeons-nous.

(*l'avocat Placet sort.*)

SCENE II.

Le jeune GOURVILLE, *Monsieur*, AGNANT, *Madame* AGNANT.

Monsieur AGNANT.

MAis, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystere?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis assuré;
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Etait entre ses mains.

Monsieur AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

Madame AGNANT.

Tout de même, & ma fille! afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

Monsieur AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de souflets, je vous prie,
Cela cabre un esprit.

Monsieur AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame AGNANT.

Ça n'arrivera plus, c'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très certainement.
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mere,
Pour remettre en vos bras une fille si chere.

(*Il fait un pas pour sortir.*)

Madame AGNANT *l'embrassant.*)

Il faut que je t'embrasse..

Monsieur AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame AGNANT.

Reviens bien vite au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'inſtant.

Madame AGNANT (*l'arrêtant encore.*)

Ecoute encor un peu, mon cher ami, mon gendre,
En famille avec toi quels plaiſirs je vais prendre!
Je ne puis-te quitter — va mon fils — ſois certain
Que ma fille eſt ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon deſſein.

Madame AGNANT.

Tu réponds d'elle?

GOURVILLE (*en s'en allant.*)

Oh oui, tout comme de moi même.

Madame AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! Mon Dieu comme je l'aime!



SCENE V.

Monsieur AGNANT, *madame* AGNANT.

Monsieur AGNANT.

PAr ma foi notre gendre est un charmant garçon.

Madame AGNANT.

Oh! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela! c'est une dégourdie
Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie;
Un grand esprit,

Monsieur AGNANT.

Ah ah!

Madame AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais sitôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

Monsieur AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.
Une bonne caboche!

Madame AGNANT.

On dit que les deux freres
Lui doivent ce qu'ils sont: comment cent mille francs!
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans,
Ce n'est rien qu'un bavard.

Monsieur AGNANT.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Courville.

SCENE VI.

Monsieur AGNANT, *madame* AGNANT, *monsieur* GARANT.

Madame AGNANT.

EH bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

Monsieur GARANT.

Oui, ma chere voisine, & le ciel l'a voulu.

Monsieur AGNANT.

Quel bonheur!

Monsieur GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

Madame AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

Monsieur GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainsi que les cheveux: & puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Madame AGNANT.

Une fortune, à vous!

Monsieur AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille, de grands biens! des patrons, du crédit?
Quels discours!

Madame AGNANT.

Il eſt vrai qu'elle eſt aſſez gentille,
Mais du crédit!

Monſieur GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

Madame AGNANT.

De qui donc parlez-vous?

Monſieur GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouſe ce ſoir, ici, dans ſa maiſon;
Je vous prie à la nôce, & vous devez en être.

Madame AGNANT.

Comment! vous épouſez notre Ninon?

Monſieur AGNANT.

Mon maître,
Eſt-il bien vrai?

Monſieur GARANT.

Très-vrai.

Monſieur AGNANT.

J'en ſuis parbleu touché.
Vous ne pouriez jamais faire un meilleur marché.

Madame AGNANT.

Et moi je vous diſais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'eſt blotie
Chez vous, en votre abſence, & qu'elle en va ſortir
Pour ſerrer ces doux nœuds que je viens d'aſſortir,
Et qu'il nous faut donner pour aider leur tendreſſe
Cent mille francs comptans que vous avez en caiſſe.

Monſieur AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez vous ici;
Mais parbleu, permettez qu'on ſe marie auſſi.

Monsieur GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

Madame AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

Monsieur AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

Monsieur GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême.
Il séduit tour à tour les filles du Marais.
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits.
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux meres
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, & je ne lui dois rien.
Monsieur son frere & lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître,
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Madame AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

Monsieur GARANT.

Pas un denier.

Madame AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

Monsieur AGNANT (*en buvant un coup.*)

C'est dommage.

Madame AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée?

Monsieur GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Madame AGNANT.

Les deux freres, je vois,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

Monsieur AGNANT.

Les fripons que voila!

Monsieur GARANT.

Toujours de ces deux freres
J'ai craint, je l'avourai, les méchans caracteres.

Madame AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

Monsieur GARANT.

La maison m'appartient, gardez-vous en, ma bonne.

Madame AGNANT.

Quoi donc, pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vite après notre avocat,
Il vaudra mieux que rien.

Monsieur AGNANT (*avec le geste d'un homme.*)

Ma femme, il est bien plat.

Fin du quatrieme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH madame, quel train! quel bruit en votre absence!
Quel tumulte effroyable & quelle extravagance!

NINON.

Je fais ce qu'on a fait! je prétens calmer tout;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée.
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mere une madame Agnant.
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en est encor ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la premiere fois son maintien me surprit.
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant des sots maris, font des filles charmantes.
Il falut bien soufrir de ses très sots parens
La visite importune & les plats complimens.
Sa mere m'excéda par droit de voisinage;
Sa fille était toute autre, elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chere belle mere,
On la voit rarement, encor moins le beau-pere.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur.
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
Madame, en un seul jour c'est faire assez de bien;
Il faudrait tout d'un tems, dans votre zêle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrieme.
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin: tout vient avec le tems.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,

Il ne lui manqua rien que d'être ſupportable:
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet eſprit flexible ont eu quelque pouvoir:
Pour toi ton tour approche, & ton affaire eſt prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Liſette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, eſt-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence eſt entre ſa perſonne
Et la mienne peut-être; il promet & je donne.
Pren cinquante louis, pour ſubvenir aux fraix
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

AH! Picard, quels bienfaits!
(en montrant la bourſe.)
Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur eſt grand — & que je ne déſire
Rien plus — ſinon qu'il dure — & que Liſette & moi
Nous ſommes obligés — mais aide-moi donc, toi,
Je ne ſais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Ça, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté.
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne & gesticule
Avec monsieur Garant; & les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh oui — mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais madame, elle crie,

Elle gronde vos gens, meſſieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde, & dit qu'on eſt ſans foi;
Et dit qu'on l'a trompée & que ſa fille eſt priſe:
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemniſe,
Et puis elle s'appaiſe & convient qu'elle a tort.
Puis dit qu'elle a raiſon, & crie encor plus fort,

NINON.

Et monſieur ſon époux?

PICARD.

En véritable ſage,
Il voit ſans ſourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pouraient l'occuper,
Il s'amuſait à boire attendant le ſouper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En ſon humeur plaiſante,
Il les amuſe tous, & boit, & rit, & chante,

NINON.

Et l'autre frere?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens,
Dans leur vrai caractere à nos yeux ſe montrant.
Monſieur le marguillier eſt bien le ſeul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître,
Malgré ſa modeſtie on le découvre aſſez; —
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baiſſés,

SCENE III.

NINON, GOURVILLE *l'aîné*, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE *l'aîné*, *(vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, & l'air plus honnête.)*

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot & bien confus de toutes mes bêtises:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frere m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, & donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est racommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE *l'aîné*.

Vous pouriez pardonner tant d'injures;
J'étais coupable & sot.

NINON.

Ah! vos yeux sont ouverts.
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes;
Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu;

Ces escrocs recueillis, & leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succede à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, & j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage.
Que mon bizare sort me donne en mariage?

GOURVILLE *l'aîné.*

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment.
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chere?

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considere
Que pour vous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

NINON.

Oh! c'était par vertu: dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'est un homme excellent;
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent.
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE. *l'aîné.*

Ah! que ces prudes là ſont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs; & cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouſer le couſin!

NINON.

Repoſez-vous ſur moi de ce que je vais faire;
Allez, croyez ſurtout qu'il était néceſſaire
Que j'en agiſſe ainſi pour ſauver votre bien;
Un ſeul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE *l'aîné.*

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers ſont quelquefois capables.
Vous ſerez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien ſont différens de moi.
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je ne réplique point. Honteux, déſeſpéré
Des ſauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre.
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.



SCENE IV.

NINON, GOURVILLE *l'aîné*, GOURVILLE *le jeune (amenant monsieur & madame* AGNANT,) LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADorable Ninon daignez tranquillifer
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaifer.

Monfieur AGNANT.

Elle a tort.

Madame AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille eft perdue,
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu! je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eft en fûreté.

Madame AGNANT.

Eft-ce donc ce bênet, ou toi jeune éventé,
Qui m'a pris ma Sophie?

GOURVILLE *l'aîné.*

Hélas! foyez très fûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Madame AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente,
Je prétends qu'il revienne & veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille, & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus longtems.
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grace
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

Madame AGNANT.

Ah! souffrez que je crie! & quand j'aurai crié,
Je veux crier encor.

Monsieur AGNANT.

Eh, tai-toi ma moitié.
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire,
Si c'est votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

Monsieur AGNANT.

Oui parbleu ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Madame AGNANT.

Ah! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve
Pour marier Sophie il faut qu'on la retrouve,
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

Monsieur & Madame AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant, je me flate, j'espère
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Madame AGNANT.

Oui passe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

Monsieur AGNANT.

C'est une comédie,
Personne ne s'entend & chacun se marie.
(à Gourville l'aîné.)
Soupera-t-on bien-tôt? allons mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE *l'aîné.*

(*à Ninon.*)

J'y ſuis bien neuf encor ; — à tout ce grand myſtere
Ma préſence, madame, eſt-elle néceſſaire ?

NINON.

Vraiment oui, demeurez ; vous verrez avec nous
Ce que monſieur Garant veut bien faire pour vous.
Et nous aurons beſoin de votre ſignature.

LISETTE.

Je ſais ſigner auſſi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

Monſieur AGNANT.

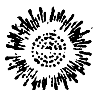
Eh bien tu vois, ma femme ; & je l'avais bien dit
Que madame Ninon avec ſon grand eſprit
Saurait arranger tout.

Madame AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voila monſieur Garant, vous allez tout connaître



SCENE V.

Les personnages précédens, *Monsieur* GARANT, (*après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que monsieur Garant & Ninon se mettent de l'autre, les domestiques derriere.*)

Monsieur GARANT (*en serrant la main de Ninon.*)

LA raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dressé congrument,
Avec mesure & poids, d'une maniere sage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'usage.
(*à madame Agnant.*) (*à monsieur Agnant.*)
Madame, permettez.... un moment mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

Monsieur GARANT.

Le ciel le bénira; mais avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plait, mettons nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins.
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publiront mon choix & tout votre mérite.
Nous souperons ensemble: ils seront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contract porte en gros caracteres

Les deux cents mille francs qui font pour les deux freres.

Monfieur GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet.
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des ftipulations entre nous énoncées.
Ce font; vous le favez, des affaires paffées.
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

Monfieur AGNANT.

Comment!

Madame AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus!
Ma fille auffi! fortons de ce franc coupe-gorge.
(*montrant le jeune Gourville.*)
Ou chacun me trompait, ou ce traître m'égorge.
(*à Gourville l'aîné.*)
Et c'eft vous grand nigaud, dont les féductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont caufé tant d'affronts;
Ma fille payera cher fon énorme fotife.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crife.

Le jeune GOURVILLE (*arrêtant monfieur & madame Agnant & les ramenant tous deux par la main.*)

Mon Dieu ne fortez point, reftez mon cher Agnant,
Quoiqu'il puiffe arriver tout finira gaiement.

NINON (*à monfieur Garant dans un coin du théâtre, tandis que le refte des acteurs eft de l'autre.*)

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

Monsieur GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là — des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez moi m'expliquer.
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

Monsieur GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

Madame AGNANT (*à monsieur Agnant.*)

Que disent-ils de nous?

NINON (*à monsieur Garant.*)

Et si je me hazarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous Gourville, enfin vous apprendrez.
Quels sont mes sentimens, & quelles sont mes vues.

Monsieur AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON (*à madame Agnant.*)

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant?

Madame AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premiérement
Vous mettre tous au fait — feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, & je leur fus utile:

Il ne put leur laiſſer rien par ſon teſtament;
Vous en ſavez la cauſe.

Madame AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par ſupplément,
Il voulut faire choix d'un fameux perſonnage
Juſtement honoré dans tout le voiſinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ſes amis ſecrets, tous bien d'accord entr'eux,
Et cet homme de bien nommé ſon légataire,
Cet homme honnête & franc, c'eſt monſieur.

Monſieur GARANT (*faiſant la révérence à la compagnie.*)

C'eſt me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée,
Qu'une ſomme ſi forte & par lui poſſédée,
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent,
C'eſt un crime effroyable & que les loix puniſſent.
(*à monſieur Garant.*)
N'eſt-ce pas?

Monſieur GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

Monsieur GARANT.

Des fidei-commis.

NINON.

Et pour se mettre en regle il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme?

Monsieur GARANT.

Oui, madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! fort bien.

Monsieur AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

Monsieur GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame AGNANT (*au jeune Gourville.*)

De ta femme, ma foi, voila la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plait, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE *l'aîné.*

Pour moi de cet argent je n'attends rien du tout.
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons. — Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur me croyant riche a voulu m'epouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

Monsieur GARANT.

Mais il ne falait pas dire cela.

NINON.

Si fait.
Rien né saurait ici faire un meilleur effet.
(*aux autres personnages*)
Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon?

Monsieur GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé; mais sain d'entendement
Il fait, sans en rien dire, un second testament:
Il m'a fallu courir longtems chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus:
Et si j'avais tardé les miens étaient perdus.
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.

Tenez: voila je penſe un teſtament fort ſage.
Il eſt en ma faveur. C'eſt pour moi tout le bien,
J'en ai le cœur percé; monſieur Garant n'a rien.

Monſieur AGNANT.

Quel tour!

Madame AGNANT.

La brave femme!

NINON (*en montrant les deux Gourville.*)

Entre eux d'eux je partage
Ainſi que je le dois le petit héritage.
Je ſouhaite à monſieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouſe, & d'autres teſtamens.

Monſieur GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Liſez, vous ſavez lire

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON (*à madame Agnant.*)

La dot de votre fille enfin va ſe payer.

Monſieur GARANT (*en s'en allant.*)

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE (*lui ſerrant la main.*)

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Madame AGNANT.

Adieu vilain mâtin, qui m'en fis tant à croire.

Monsieur AGNANT (*le saisissant par le bras.*)

Et pourquoi t'en aller, reste avec nous pour boire.

Monsieur GARANT (*se débarassant d'eux.*)

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE (*lui faisant la révérence, & lui montrant la bourse des cinquante louis.*)

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez si bien.

GOURVILLE *l'aîné.*

Laissons-là ce maraut.

Le jeune GOURVILLE (*à Ninon.*)

Ah ! je suis à vos pieds.

Madame AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE *l'aîné.*

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître !

Madame AGNANT.

Et ma fille ?

NINON.

Ah croyez que dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaitra.

LISETTE (*à Picard.*)

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur & de sagesse.

Fin du cinquieme & dernier acte.

LES
SYSTÊMES.
AVEC
DES NOTES INSTRUCTIVES.

Nouvelle édition, corrigée & augmentée.



LORSQUE le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde, en six jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un Rabin que cet Etre ineffable.
Un jour, devant son trône, assembla nos docteurs,
Fiers enfans du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (1), Scot (2), & Bonaventure (3);

(1) Nous n'avons de St. Thomas d'Aquin que dix-sept gros volumes bien avérés; mais nous en avons vingt & un d'Albert. Aussi celui-ci a été surnommé *le Grand*.

(2) Scot est le fameux rival de *Thomas*. C'est lui qu'on a cru mal-à-propos l'instituteur du dogme de l'*Immaculée Conception*; mais il fut le plus intrépide défenseur de l'*Universel de la part de la chose*.

(3) Nous avons de S. *Bonaventure*, le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'esprit à Dieu, la Diette du Salut, le Rossignol de la Passion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les vingt-cinq Mémoires, les quatre Vertus cardinales, les sept Chemins de l'Eternité, les six Aîles des Chérubins, les six Aîles des Séraphins, les cinq Fêtes de l'Enfant Jésus, &c.

Et jusqu'au Provençal éleve d'Epicure (4),
Et ce maître René (5) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui,
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

Ça, *mes amis*, dit Dieu, *devinez mon secret:*
Dites-moi qui je suis, & comment je suis fait.
Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes:
Quelle force, en tous sens, fait courir les cometes;
Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,
Pour une once de bien mit cent quintaux de mal.
Je sais que, grace aux soins des plus nobles génies,
Des prix sont proposés par les Académies:
J'en donnerai. Quiconque approchera du but
Aura beaucoup d'argent, & fera son salut.

Il dit. Thomas se leve à l'auguste parole,
Thomas le Jacobin, l'ange de notre école,

(4) Gassendi, qui ressuscita pendant quelque tems le Système d'Epicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penser que l'homme a trois ames, la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la sensitive qui reçoit toutes les impressions, & la raisonnable qui loge dans la poitrine. Mais aussi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme sur les premiers principes des choses; & c'est beaucoup pour un Philosophe.

(5) Descartes était le contraire de Gassendi: celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de Descartes n'est qu'un roman mal tissu, qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter, ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son tems à rechercher comment des dez, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planettes, des terres & des mers? Les partisans de ces chimeres les appellaient les hautes sciences, & ils se moquaient d'Aristote, & ils disaient, nous avons de la méthode. On peut comparer le système de Descartes à celui de Lass, tous deux étaient fondés sur la synthese. Descartes vint dans un tems où la raison humaine était égarée. Lass se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux éleverent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durerent une quarantaine d'années, ceux de Lass ne subsisterent que dix-huit mois. On est plutôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

Qui de cent argumens se tira toujours bien,
Et répondit à tout, sans se douter de rien.
Vous êtes, lui dit-il, *l'existence & l'essence* (6),
Simple avec attributs, acte pur & substance,
Dans les tems, hors des tems: fin, principe & milieu,
Toujours présent par tout sans être en aucun lieu.
L'Eternel, à ces mots qu'un bachelier admire,
Dit: *courage, Thomas!* & se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas:
Et le front tout poudreux de matiere subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile.
Seigneur, dit-il à Dieu, *ce bon-homme Thomas*
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible:
Pour être, c'est assez que vous soyez possible (7).

(6) Ce sont les propres paroles de St. Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *somme* est fondée sur la métaphysique d'Aristote.

(7) Voici où est [ce me semble] le défaut de cet argument ingénieux de Descartes. Je conclus l'existence de l'Etre nécessaire & éternel, de ce que j'ai apperçu clairement que quelque chose existe nécessairement & de toute éternité; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant & sans cause, ce qui est absurde: donc un Etre a existé toujours nécessairement & par lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, & non de la possibilité qu'il soit. Cela est délicat, & devient plus délicat encore, quand on ose sonder la nature de cet Etre éternel & nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnemens abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assûrément d'une horrible injustice & d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf-dixiemes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prennent pas garde tant de scholastiques orgueilleux & peu sensés qui osent enseigner & menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement. C'est ainsi qu'en usait Marc-Aurele & même Julien. Quelle différence de ces grands hommes à Garasse, à Nonotte, à l'abbé Guion, à l'auteur de la gazette ecclésiastique, au malheureux Paullien l'ex-jésuite, & à tant d'autres polissons!

Quant à votre Univers, il est fort imposant.
Mais quand il vous plaira, j'en ferai tout autant (8);
Et je puis vous former d'un morceau de matiere
Elémens, animaux, tourbillons & lumiere,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les loix.
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.
L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atômes crochus (9)

(8) *Donnez-moi de la matiere & du mouvement, & je ferai un monde.* Ces paroles de Descartes sont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permises à Platon. Passe qu'Archimede ait dit: Donnez-moi un point fixe dans le ciel, & j'enleverai la terre: il ne s'agissait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matiere & du mouvement on fasse des organes sentans & des têtes pensantes, cela est bien fort. Je doute même que Descartes & le Pere Mersenne ensemble eussent pu donner à la matiere la gravitation vers un centre. Après tout, Descartes avait de la matiere & du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? Que ne faisait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui se jouent.

(9) Démocrite, Epicure, Lucrece, avec leurs atômes déclinants dans le vuide, étaient pour le moins aussi enfans que Descartes avec ses tourbillons tournoyans dans le plein; & l'on ne peut que déplorer la perte d'un tems précieux employé à étudier sérieusement ces fadaises par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où est l'homme de bon sens qui ait jamais conçu clairement que des atômes se soient assemblés pour aller en ligne droite, & pour se détourner ensuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai, & reçu de tous les hommes raisonnables? Ils ont adopté des chimeres, & ont voulu les expliquer; mais quelle explication! ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds & demi de long, donc la taille du roi Og était de quinze pieds. Le serpent, qui eut de longues conversations avec Eve, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, & non en la langue des serpens; & Eve devait parler le pur hébreu, puisqu'elle était la mere des Hébreux, & que ce langage n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés long-tems tous les commentaires & tous les sy-

Quoique passés de mode, & dès longtems déchus.
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.
Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif & retiré,
Esprit subtil & creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Etre:
Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas;
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas (10).

stêmes. Hérodote a dit que le soleil avait changé deux fois de levant & de couchant: & sur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomene s'était opéré. Des savans se sont distillés le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avoit parlé grec; comment la nuit que Jupiter passa avec Alcmene fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le soleil avait reculé au souper d'Atrée & de Thieste, par quel secret Hercule était resté trois jours & trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au son d'un instrument les murs de.... Enfin on a compilé & empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes & les plus insipides fables.

(10) Spinosa, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de Dieu; & on lui a reproché de ne point reconnaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand tout, qui existe par elle. C'est le Dieu de Straton, c'est le Dieu des Stoïciens.

Jupiter est quodcumque vides, quòcumque moveris.

C'est le Dieu d'Aratus dans le sens d'une philosophie audacieuse.

In Deo vivimus, movemur & sumus.

La marche de Spinosa est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier Athée qui ait procédé par lemmes & par théorêmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinosa à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier & plante, médecin & malade, homicide & mourant, destructeur & détruit?

Bayle paraît opposer à Spinosa une dialectique très-supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuses que Spinosa. Arnaud & ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde. Les jésuites accusaient Arnaud d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison & de la morale, & les fabricateurs des lettres de cachet. Pour Spinosa, tout le monde en parlait, & personne ne le lisait.

Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air persuadé Mallebranche assûra
Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra
(11).
Arnaud dit que de Dieu la bonté souveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine
(12).
Leibnitz avertissait le Turc & le Chrétien,

(11) Par quelle fatalité le systême de Mallebranche paraît-il retomber dans celui de Spinosa, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, & le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

Dieu, dit Mallebranche, *est le lieu des esprits, de même que l'espace est le lieu des corps. Notre ame ne peut se donner d'idées. — Nos idées sont efficaces, puisqu'elles agissent sur notre esprit. Or rien ne peut agir sur notre esprit que Dieu. — Donc il est nécessaire que nos idées se trouvent dans la substance efficace de la Divinité.* Livre 3, de l'esprit pur, partie 2.

Voilà les propres paroles de Mallebranche. Or si nous ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ne faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et Mallebranche pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son systême par des passages de St. Paul & de St. Augustin.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'Oratoire fut spinosiste, à Dieu ne plaise; je dis qu'il servoit d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très-volontiers. On sait que depuis il s'entretint familliérement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le St. Esprit? Mais comme il n'y avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit. Nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confreres les hommes à l'indulgence.

(12) Il faut avouer que ce systême, qui suppose que l'Etre tout puissant, tout parfait & tout bon, a créé exprès des millions de milliards d'êtres raisonnables & sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brusque à quiconque a des mœurs douces.

Que sans son harmonie on ne comprendra rien (13);
Que Dieu, le monde & nous, tout n'est rien sans
monades.

Le courier des Lapons, dans ses turlupinades (14),
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan
Pour se former l'esprit, disséquer des géans.
Notre consul Maillet (15) [non pas consul Rome]

(13) Notre ame étant *simple*, (car on suppose que son existence & sa *simplicité* sont prouvées) elle peut résider dans l'étoile du nord ou du petit chien, & notre corps végéter sur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'ame est l'horloge, & le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement: & l'inventeur de ce système est celui qui a disputé contre Newton, & qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être physique étant composé, doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties & sans étendue font donc l'étendue & les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir des rapports avec toutes les autres; parce qu'il y en a entre les corps dont ces *monades* font l'assemblage. Ces rapports entre ces *monades simples*, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison, pour laquelle une monade, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque monade voit donc toutes les autres, & par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avoient de la barbe au menton.

(14) On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons pour voir la nature de l'ame; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix-résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces folies ont causé des querelles & des infortunes.

(15) On connaît aussi le système vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes, & la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certes ceux qui ont inventé la charue, la navette & les poulies étaient des dieux bienfaisans, en comparaison de tous ces rêveurs. Et il est vrai qu'un opéra

Sait comment ici-bas nâquit le premier homme.
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin cristal;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pirenées.
Chacun fit son systême: & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maisons.
  Dieu ne se fâcha point: c'est le meilleur des peres:
Et sans nous engourdir par des loix trop austeres,
Il veut que ces enfans, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pêtri d'indulgence, & porteur de bienfaits.
  Le ministre emplumé vola dans vingt provinces,
Il visita des Saints, des Papes & des Princes,
De braves Cardinaux & des Inquisiteurs,
Dans le siecle passé dévôts persécuteurs.
Messeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir, sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savans,
Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorans:
Ils n'ont ni volonté, ni puissance de nuire:
Pour penser de travers, hélas! faut-il les cuire?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.

comique vaut mieux que les systêmes de Cudworth, de Wiston, de Burnet & de Woodward. Car ces systêmes n'ont appris aucune vérité & n'ont fait aucun plaisir; mais l'opéra des gueux & le déserteur ont fait passer très-agréablement le tems à plus de cent mille hommes.

En Sorbonne, aux Charniers (16), tout se mêle d'écrire:
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

(16) Charniers des Sts. Innocents, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du Louvre. C'est-là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au Roi, les lettres des cuisinieres à leurs amans, & les critiques des pieces nouvelles. On y a travaillé long-tems à l'année littéraire. Il y a le style à cinq sous, & le style à dix sous. Qu'on écrive les imaginations de M. Oufle, les mémoires d'un homme de qualité, les soliloques d'une ame dévôte; ou que l'on condamne les idées innées, & que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les Lettres de Thérese à Sophie, ou qu'on dise en mauvais latin, (*) *que la vraie religion a été selon la variété des tems, variée & diverse, quant à sa forme & quant à la clarté de la révélation, & que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la substance;* que ces belles choses, dis-je, partent des Charniers St. Innocent, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela est bien égal; *imitons le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.*

Concluons sur-tout, qu'une nation qui s'amuse continuellement de tant de sotises, doit être une nation extrêmement opulente & extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive.

(*) *Veram religionem, etsi quantùm ad sui formam & revelationis perspicuitatem, &c.* page 21 d'un ouvrage latin, rempli de solécismes & de barbarismes, imputé faussement à la Sorbonne; il est intitulé, *Determinatio Sacræ Facultatis Parisiensis in libellum cui titulus, BELISAIRE Parisiis* 1767. Censure de la Faculté de Théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE à Paris 1767, chez la veuve Simon, &c.

Voyez aussi les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un Bachelier Ubicuistre.



LES
CABALES.
AVEC
DES NOTES INSTRUCTIVES.

Nouvelle édition, corrigée & augmentée.



BAarbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coëffe un cardinal?
Etes-vous au conclave? Aspirez-vous au trône (1)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Ça, que prétendez-vous? — De la gloire — Ah! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguerent en vain?
Sais-tu ce qu'il couta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
De sultan Moustapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaut du Parnasse
Eut pu dans son bourbier s'enfler de tant d'audace.

(1) Ce trône est très-respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nomme Céphas ou Pierre, est un très-grand saint; mais il n'eut point de trône. Celui, au nom duquel il parlait, avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées, & dans la suite des tems le trône devint la récompense de l'humilité passée.

„ Monsieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
„ Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
„ J'ai fait de méchans vers; & vous pouvez bien croire
„ Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
„ Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
„ Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit;
„ Monsieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames.
„ Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames.
„ Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis;
„ Mais le besoin présent nous tient encore unis.
„ Je me forme sous eux dans le bel art de nuire,
„ Voilà mon seul talent; c'est la gloire où j'aspire.

Laissons là de Dijon ce pauvre garnement (2),
Des Bâtards de Zoïle imbécile instrument;
Qu'il coure à l'hôpital où son destin le mene.

Allons-nous réjouir aux jeux de Melpomene...
Bon! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés.
Léon dix & Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre sifle, & l'antre du parterre (3)
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.

(2) Ce garnement de Dijon est un nommé Clément, maître de quartier dans un college de Dijon, qui a fait un livre contre messieurs de St. Lambert, de Lille, de Vatelet, Dorat & plusieurs autres personnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où regne un air de suffisance, un ton décisif & tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, & qui est le comble de l'insolence & du ridicule dans un jeune provincial sans expérience & sans génie. On nous dit qu'il faut mépriser un auteur de libelles; oui, il faut le mépriser & le corriger.

(3) C'est principalement au parterre de la comédie française, à la représentation des pieces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage, & le parti qui le soutient, se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & leur disent: Ve-

Je vais chercher la paix au temple des chanſons;
J'entends crier ,, Lulli, Campra, Rameau, Bouf-
fons (4),
,, Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie?
Je ſuis pour mon plaiſir, meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer?

Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue;
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de Lenôtre avec art a plantés.

D'autres fous à l'inſtant une troupe m'arrête,
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....

nez-vous pour ſiffler, mettez-vous là: venez-vous pour applaudir mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dez la chûte ou le ſuccès d'une tragédie nouvelle au caffé de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, & n'ont pas peu ſervi à décréditer un ſpectacle qui avait fait ſi long-tems la gloire de la nation.

(4) La même manie a paſſé à l'opéra & a été encore plus tumultueuſe. Mais les cabales au théâtre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas; c'eſt celui de la ſatire raiſonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des ſons. Quand on a dit cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raiſonnemens, des paſſions, la conduite, l'expoſition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conſéquence en conſéquence, que vous êtes un ſot, qui avez voulu avoir de l'eſprit, & qui avez aſſemblé quinze cents perſonnes pour leur prouver que vous en ſavez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent eſt ſans le ſavoir un peu jaloux de vous; il eſt en droit de vous critiquer & vous êtes en droit de lui répondre. Le ſeul malheur eſt que vous êtes trop ſouvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de muſique; il n'y a que le potier qui ſoit jaloux du potier, & le muſicien du muſicien, diſait Héſiode. Il y faut ſeulement ajouter encore les partiſans du muſicien; mais ceux-là ſont ennemis, & ne ſont point jaloux. Dans les talens de l'eſprit au contraire, tout le monde eſt jaloux en ſecret; & voila pourquoi tous les gens de lettres, mépriſés quand ils n'ont pas réuſſi, ont été perſécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

„ Avez-vous lu sa piece? il tombe, il est perdu;
„ Par le dernier journal je le tiens confondu.
Qui? de quoi parlez-vous? D'où vient tant de colere?
Quel est votre ennemi? — „ C'est un vil téméraire,
„ Un rimeur insolent qui cause nos chagrins;
„ Il croit nous égaler en vers alexandrins.
Fort bien: de vos débats je conçois l'importance.

Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
„ Choisissez; (me dit-on) du vieux ou du nouveau.
Je croyais qu'on parlait du vin qu'on boit sans eau;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance.
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coëffure (5),
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci,
„ Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici.
„ Lequel préférez-vous? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès, & dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisieme étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage (6),

(5) Il n'y a pas long-tems que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés, & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(6) L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie, ou de quelque état voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de tems; & en attendant, ils demandent une aumône qu'on leur refuse. Boisguilbert qui écrivit contre le grand

Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers;
Sans quiter leur grenier, ils traversent les mers;
Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enrichissent;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit, qui rogne mes finances;
Sur mes biens écornés je regle mes dépenses.
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles bontés garnissent mes guérêts.
La campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché; mais qu'y faire? — obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir?

„ Mais, monsieur, des Capets les loix fondamentales,
„ Et le grenier a sel, & les cours féodales,
„ Et le gouvernement du chancelier Duprat....

Mon-

Colbert; & qui ensuite osa attribuer sa dixme royale au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne se doutent pas que si on suivait ses beaux systêmes, le royaume serait aussi misérable que lui. Celui qui à imprimé le moyen d'enrichir l'Etat, sous le nom du Comte de Boulainvilliers, est mort à l'hôpital. Le petit la Jonchere, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, & ceux qui n'ayant jamais possédé une charue, remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infâmes plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie.

Monsieur, je n'entends rien aux matieres d'Etat.
Ma loi fondamentale est de vivre tranquile.
La fronde était plaisante, & la guerre civile (7)
Amusait la Grand-Chambre & le coadjuteur.
Baricadez-vous bien; je m'enfuis, serviteur.

A peine ai-je quité mon jeune énergumene,
Qu'un groupe de savans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....

(7) La fronde en effet était fort plaisante, si on ne regarde que ses ridicules. Le président le Cogneux qui chasse de chez lui son fils le célebre Bachaumont, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, & qui fait mettre ses chevaux dans la rue, Bachaumont qui lui dit: mon pere, mes chevaux n'ont pas opiné, & qui de raillerie en raillerie fait boire son pere à la santé du cardinal Mazarin proscrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit: il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager, je vai chez le cardinal Mazarin, & qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu se joindre; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes, un de ses convives qui leur dit: mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage: ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple qui crie: c'est son bréviaire, & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons mots, & les chansons qui ne finissaient point; tout cela seroit bon sans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espece dont ces plaisanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conscripti*, qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal de Rets dit dans ses mémoires *que le parlement faisait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus sanglants.*

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de singes dans le siecle de Louis XIV; un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyaient en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que messieurs pouraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit: „ Un empereur de „ la Chine dit un jour à l'historiographe de l'empire, je suis a„ verti que vous mettez par écrit mes fautes, tremblez. " L'historiographe prit sur le champ des tablettes. Qu'osez-vous écrire là? Ce que votre majesté vient de me dire. L'empereur se recueillit, & dit: Ecrivez tout, mes fautes seront réparées.

„ Je vous goûtai, dit-il, lorſque de ſaint Médard (8)
„ Vous crayonniez gaiement la cabale groſſiere
„ Gambadant pour la grace au coin d'un cimetiere;
„ Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
„ Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés;
„ Nous applaudimes tous à votre noble audace,
„ Lorſque vous nous prouviez qu'un maroufle à be-
ſace
„ Dans ſa craſſe orgueilleuse à charge au genre hu-
main,
„ S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
„ Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée.
„ Acceptez à la fin votre brevet d'athée.

Ah! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'hon-
neur.
Il eſt vrai, j'ai raillé ſaint Médard & la bulle;
Mais j'ai ſur la nature encore quelque ſcrupule.
L'univers m'embarraſſe, & je ne puis ſonger
Que cet horloge exiſte, & n'ait point d'horloger (9).

(8) On connaît le fanatiſme des convulſions de St. Médard, qui durerent ſi long-tems dans la populace, & qui furent entretenues par le préſident Dubois, le conſeiller Carré, & d'autres énergumenes. La terre a été mille fois inondée de ſuperſtitions plus affreuſes: mais jamais il n'y en eut de plus ſotte & de plus aviliſſante. L'hiſtoire des billets de confeſſion & l'expulſion des jéſuites ſuccéderent bientôt à ces facéties. Obſervez ſur-tout que nous avons une liſte de miracles opérés par ces malheureux, ſignés de plus de cinq cents perſonnes. Les miracles d'Eſculape, ceux de Veſpaſien, & d'Apollonius de Thiane, n'ont pas été plus authentiques.

(9) Si un horloge prouve un horloger, ſi un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence ſuprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel aſtre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appellait l'éternel géometre? Il me ſemble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de deſſein qui doit à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre eſprit. Non-

Mille abus, je le sais, ont régné dans l'Eglise;
Fleuri le confesseur en parle avec franchise (10).
J'ai pu de les sifler prendre un peu trop de soin.
Eh! quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De saint Ignace encore on me voit souvent rire.
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire...

„ Ah traître! ah malheureux! je m'en étais douté.
„ Va j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
„ Alors que de Maillet insultant la mémoire (11),

seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non-seulement Il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter, ni comprendre; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entiere, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumiere se fait sentir à lui. Le soleil le réchaufe, & les rayons qui partent de Sirius à quâtre cents millions de lieues au-delà du soleil, pénetrent dans ses petits yeux, selon toutes les regles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité & unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire. Mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité; ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux & le plus respectable.

Des objections! on nous en fait sans nombre; des ridicules! on croit nous en donner en nous appellant cause-finaliers; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence, & Virgile avant lui, & après tant d'autres avait dit: *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées & les théistes, comme l'avoue le géometre Clarke dans son livre de l'existence de Dieu, livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus serré que nous ayons sur cette matiere; livre auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, & auquel je ne pourais préférer que le naturel & la candeur de Locke.

(10) Fleuri, célebre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain & d'un citoyen zélé, connu aussi par son histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la légende dorée.

(11) Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, & créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversemens avérés arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cirano de Bergerac.

„ Du monde qu'il forma tu combatis l'hiſtoire....
„ Ignorant! vois l'effet de mes combinaiſons.
„ Les hommes autrefois ont été des poiſſons.
„ La mer de l'Amérique a marché vers le Phaſe.
„ Les huſtres d'Angleterre ont formé le Caucaſe.
„ Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
„ Du vrai ſens de Platon par nous ſeuls enſeigné.
„ Lâche! oſes-tu bien croire une eſſence ſuprême?
Mais oui. — „ De la nature as-tu lu le ſyſtême?
„ Par ſes propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
„ Que dis-tu de ce livre? — Il m'a fort ennuyé...
(12)

(12) Il y a des morceaux éloquens dans ce livre; mais il faut avouer qu'il eſt diffus, & quelquefois déclamateur, qu'il ſe contredit, qu'il affirme trop ſouvent ce qui eſt en queſtion, & ſurtout qu'il eſt fondé ſur de prétendues expériences dont la fauſſeté & le ridicule ſont aujourd'hui reconnues & ſifflées de tout le monde. Tenons-nous en a ce dernier article qui eſt le plus palpable de tous. C'eſt cette fameuſe tranſmutation qu'un pauvre jéſuite Anglais nommé Needham crut avoir faite de jus de mouton & de bled pourri en petites anguilles; leſquelles produiſaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On diſait au jéſuite Needham que cela n'était bon que du tems d'Ariſtote, de Gamaliel, de Flavien-Joſeph, & de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondait que notre Sauveur lui-même & ſes apôtres avaient dit pluſieurs fois qu'il faut que le bled pourriſſe & meure pour lever & pour produire, & que par conſéquent ſon bled pourri & ſon jus de mouton faiſaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que Jéſus-Chriſt daignait ſe conformer aux idées fauſſes & groſſieres des payſans Galiléens, ainſi qu'il daignait ſe vêtir à leur mode, parler leur langage, & obſerver tous leurs rites; mais que la ſageſſe incarnée devait bien ſavoir que rien ne peut naître ſans germe; que ſon ſyſtême était auſſi dangereux qu'extravagant; que ſi on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir ſe paſſer de Dieu, & que les athées s'empareraient de la place. Needham n'en démordait point; & auſſi mauvais raiſonneur que mauvais chymiſte, il perſiſta long-tems à ſe croire créateur d'anguilles; de ſorte que par une étrange bizarrerie, un jéſuite ſe ſervait des propres paroles de Jéſus-Chriſt pour établir ſon opinion ridicule, & les athées ſe

„ C'en eſt aſſez, ingrat! ta perfide inſolence
„ Dans mon premier concile aura ſa récompenſe.
„ Va, ſot adorateur d'un fantôme impuiſſant,
„ Nous t'avions juſqu'ici preſervé du néant.
„ Nous t'y ferons rentrer ainſi que ce grand Etre
„ Que tu prends baſſement pour ton unique maître
„ De mes amis, de moi, tu ſeras mépriſé. —
Soit. — „ Nous inſulterons à ton génie uſé. —
J'y conſens. — „ Des fatras de brochures ſans nombre.
„ Dans ta biere à grands flots vont tomber ſur ton ombre. —
Je n'en ſentirai rien. — „ Nous t'abandonnerons
„ Aux puiſſans Langlevieux, aux immortels Frérons (13).

ſervaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jéſuite pour ſe confirmer dans l'athéiſme. On citait par-tout la découverte de Needham. Un des plus intrépides athées m'aſſurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui faiſait tous les mois des lapreaux à une poule. Enfin l'expérience du jéſuite fut reconnue pour ce qu'elle était, & les athées furent obligés de ſe pourvoir ailleurs.

Spinoſa, circonſpect & fort honnête homme; nous l'appellons ici Barutz, parce que c'eſt ſon véritable nom. On ne lui a donné celui de Benoît que par erreur. Il ne fut jamais batiſé. Nous avons fait une note plus longue ſur ce ſophiſte à la ſuite du petit poëme ſur les ſyſtêmes.

(13) C'eſt ce même Langlevieux la Beaumelle, dont il eſt parlé ainſi dans un recueil de pieces imprimé en 1771.

„ Le ſieur la Beaumelle en 1752, vendit à Francfort au libraire „ Eſſelinger pour dix-ſept louis d'or, le ſiecle de Louis XIV „ dont il avait fait un libelle diffamatoire. Il le chargea de notes dans leſquelles il dit, qu'il ſoupçonne Louis XIV d'avoir „ fait empoiſonner le marquis de Louvois ſon miniſtre, dont il „ était excédé, & qu'en effet ce miniſtre craignait que le roi ne „ l'empoiſonnât. (*Tome III. page* 269 & 271.)

„ Que Louis XIV, ayant promis à madame de Maintenon de „ la déclarer reine, madame la ducheſſe de Bourgogne irritée „ engagea le prince ſon époux, pere du roi régnant, à ne point „ ſecourir Lille, aſſiégée alors par le prince Eugene; & à trahir „ ſon roi, ſon ayeul & ſa patrie. Il ajoute que l'armée des aſſiégeans jettait dans Lille des billets, dans leſquels il était écrit,

Ah! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence.

Nous avons, vous & moi, besoin de tolérance.

Que deviendroit le monde & la société,

„ *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas reine,*
„ *nous ne léverons pas le siége.*

„ La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoi-
„ res qu'il a fait imprimer sous le nom de madame de Mainte-
„ non. (*Tome IV page* 109.)

„ Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de Louis XIV
„ avec madame de Maintenon, dans de vieilles culotes de l'ar-
„ chevêque de Paris : mais qu'un tel mariage n'est pas extraor-
„ dinaire, attendu que Cléopatre déjà vieille enchaîna Auguste.
„ (*Tome III. page* 75.)

„ Que le duc de Bourbon, étant premier ministre, fit assassiner
„ Vergier, ancien commissaire de marine, par un officier auquel
„ il donna la croix de St. Louis pour récompense. (*Tome III.*
„ *du siecle, page* 323.)

„ Que le grand pere de l'empereur, aujourd'hui régnant, avait,
„ ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (*Tome II.*
„ *page* 345.)

„ Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du
„ royaume, sont encore plus exécrables : on ne veut pas en
„ fouiller le papier. Les enfans de la Voisin, de Cartouche &
„ de Damiens, n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su
„ écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable
„ impudence.

„ Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi, qui veut
„ que le premier prince du sang hérite de la couronne au défaut
„ d'un fils du roi, *n'exista jamais.*

„ Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit
„ reconnaître à la cour des pairs, régent du royaume, le parle-
„ ment suivit constamment l'instabilité de ses pensées ; que le
„ premier président de Maisons était prêt à former un parti pour
„ le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier Pré-
„ sident de ce nom.

„ Toutes ces inepties, écrites du style d'un laquais qui veut
„ faire le bel esprit & l'homme important, furent reçues comme
„ elles le méritaient ; on n'y prit pas garde, mais on rechercha
„ le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de
„ calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les
„ ministres, les généraux, & les plus honnêtes gens du royaume.
„ Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le
„ faire enfermer dans un cachot le 24 Avril 1753.

„ Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre
„ libelle intitulé *Mes pensées*, dans lequel il insulta nommément
„ messieurs d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, &
„ d'autres membres du conseil souverain de Berne, qu'il n'avait
„ jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition,
„ monsieur le comte d'Erlach en écrivit en France où la Beau-
„ melle était pour lors ; on l'exila dans le pays des Cévennes
„ dont il est natif.

Si tout jusqu'à l'athée était sans charité!
Permettez qu'ici bas chacun fasse à sa tête.
J'avouerai qu'Epicure avait une ame honnête;
Mais le grand Marc-Aurele était plus vertueux.
Lucrece avait du bon, Cicéron valait mieux,
Spinosa pardonnait à ceux dont la foiblesse
D'un moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu, vous osez le nier;
Examinons le fait sans nous injurier.

„ Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle „ (*page* 108.) & s'était enfui de Gotha avec une femme de „ chambre qui venait de voler sa maîtresse.

„ Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat à madame „ la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci.

„ On se rappelle très-bien que vous partites d'ici avec la „ gouvernante des enfans d'une dame de Gotha, qui s'éclipsa „ furtivement avec vous après avoir volé sa maîtresse; ce dont „ le public est pleinement instruit ici: mais nous ne disons pas „ que vous ayez part à ce vol. A Gotha 24 Juillet 1767, signé „ ROUSSAULT, conseiller aulique de son altesse sérénissime. "

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron, & malgré tant d'horreurs & tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules : mais *oportet cognosci malos.*

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, & que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures & les calomnies des *Rollets* de son tems. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que la Beaumelle a vomies pendant vingt ans, & celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste & plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'Etat, & tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute espece; qu'on les lit avidement comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liege; que la faim & la malice produisent tous les jours de ces ouvrages infâmes, écrits quelquefois avec assez d'artifice; que la curiosité les dévore, qu'ils font pendant un tems une impression dangereuse; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales; & que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, & qui se rendent si indignes de leur patrie.

J'ai défiré cent fois, dans ma verte jeuneſſe,
De voir notre St. Pere, au ſortir de la meſſe,
Avec le grand Lama danſant un cotillon;
Boſſuet le funebre embraſſant Fénelon;
Et le verre à la main, Le Tellier & Noaïlles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verſailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ſes jours
Entre le dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids ſavans dont les vieilles querelles
Traînaient ſi peſamment les dégoûts après elles.
Des charmes de la paix mon cœur était frapé;
J'eſpérais en jouir, je me ſuis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre.
Dans Londres, dans Paris, les eſprits ſont en guerre;
Ils y feront toujours. La diſcorde autrefois,
Ayant brouillé les dieux, deſcendit chez les rois;
Puis dans l'égliſe ſainte établit ſon empire,
Et l'étendit bientôt ſur tout ce qui reſpire.
Chacun vantait la paix que partout on chaſſa.
On dit que ſeulement par grace on lui laiſſa
Deux aziles fort doux; c'eſt le lit & la table.
Puiſſe-t-elle y fixer un regne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons;
Cabalons pour Cloris, & faiſons des chanſons.

F I N.



LA BÉGUEULE,

CONTE MORAL.

DAns ſes écrits un ſage Italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien.
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience.
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là:
Par tout ailleurs évitons la chimere.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a!
La belle Arſene en eſt la preuve claire.
Elle était jeune; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſes mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-pere,
Ne brillaient pas parmi les beaux-eſprits;
Mais ils étaient d'un fort bon caractere.
Dans le logis, des amis fréquentaient;
Beaucoup d'aiſance; une aſſez bonne-chere;
Les paſſe-tems que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacle & ſoupers agréables
Rendaient ſes jours à-peu-près tolérables.
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arſene était fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût
Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout.
On l'appellait la belle impertinente.

Or admirez la faibleſſe des gens.
Plus elle était diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans,
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on faiſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable,
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte;
Tout prit parti; ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte:
Boufi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame & ne la nourrit pas.
La dégoutée avait eu pour maraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpece humaine
Et la divine; & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſait: „ Arſene,
„ Es-tu contente à la fleur de tes ans?
„ As-tu des goûts & des amuſemens?
„ Tu dois mener une aſſez douce vie. "
L'autre en deux mots répondait: *Je m'ennuie.*
„ C'eſt un grand mal (dit la fée) & je croi
„ Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi."
Arſene enfin conjura ſon Aline

De la tirer de son maudit pays.
„ Je veux aller à la sphere divine:
„ Faites moi voir votre beau paradis;
„ Je ne saurais supporter ma famille,
„ Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,
„ Le beau, le rare; & je ne puis jamais
„ Me trouver bien que dans votre palais.
„ C'est un goût vif dont je me sens coeffée."
„ Très volontiers, dit l'indulgente fée."
Tout aussi-tôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle est transportée:
Le char volait; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la maraine. Un immense portique,
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & passablement beau;
Mais ce n'est rien, quand on voit le château.
Pour les jardins c'est un miracle unique;
Marli, Versaille, & leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui surprenne & qui pique
La dédaigneuse à cette œuvre angélique
Sentit un peu de satisfaction.
Aline dit: „ voilà votre maison,
„ Je vous y laisse un pouvoir despotique,
„ Commandez y. Toute ma nation
„ Obéira sans aucune réplique.
„ J'ai quatre mots à dire en Amérique,
„ Il faut que j'aille y faire quelques tours:
„ Je reviendrai vers vous dans peu de jours.

„ J'espere au moins, dans ma douce retraite,
„ Vous retrouver l'ame un peu satisfaite."
Aline part. La belle en liberté
Reste & s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés.
A-t-elle faim? Cent plats sont apportés;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mêts sont de pure ambroisie;
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mene à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons, respirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des Zephyrs.
Vingt chars, brillants de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes;
Comme autrefois les trépiés de Vulcain
Allaient au ciel par un ressort divin
Offrir leur siege aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans:
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché par le plus beau des dieux
A ses parens avec art enlevée,
Au seul amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à son gré.

Madame Arsene est encor mieux servie
Plus d'agrémens environnaient sa vie ;
Plus de beautés décoraient son séjour :
Elle avait tout, mais il manquait l'amour.
On luî donna le soir une musique,
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des ames.
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
„ Dans ce palais point de barbe au menton !
„ A quoi (dit-elle) a pensé ma maraine?
„ Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent?
„ Je trouve bon que l'on me serve en reine;
„ Mais sans sujets la grandeur est du vent.
„ J'aime à régner, sur des hommes s'entend:
„ Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne.
„ C'est leur destin, c'est leur premier devoir;
„ Je les méprise & je veux en avoir ".
Ainsi parlait la récluse intraitable.
Et cependant les nymphes sur le soir
Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instrumens.

Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes festins, pareille sérenade;
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triste & fatigant.
Le lendemain lui fut insupportable.

Je me souviens du tems trop peu durable,

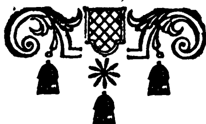
Où je chantais dans mon heureux printems
Des lendemains plus doux & plus plaiſans.
La belle enfin chaque jour fétoyée
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faiſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule elle aviſe une brêche
A certain mur; & ſemblable à la flêche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc;
Madame ſaute, & vous franchit le parc.
Au même inſtant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout diſparaît à ſes yeux ébaubis,
Elle ne voit que les ſtériles plaines
D'un grand déſert, & des rochers affreux
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ſes ſotiſes.
La nuit venait; & déjà ſes mains griſes
Sur la nature étendaient ſes rideaux.
Les cris perçans des funebres oiſeaux,
Les hurlemens des ours & des pantheres
Font retentir les antres ſolitaires.
Quelle autre fée, helas; prendra le ſoin
De ſecourir ma folle avanturiere?
Dans ſa détreſſe elle apperçut de loin,
A la faveur d'un reſte de lumiere,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier
Qui s'en allait par un petit ſentier
Tout en ſiflant retrouver ſa chaumiere.
„ Qui que tu ſois (lui dit la beauté fiere)

„ Vois en pitié le malheur qui me ſuit;
„ Car je ne ſais où coucher cette nuit "
Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.
Le noir pataut, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit: „ Quel étrange démon
„ Vous fait aller dans cet état de criſe,
„ Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon?
„ Je ſuis encor très loin de ma maiſon.
„ Ça, donnez-moi votre bras, ma mignone!
„ On recevra ſa petite perſonne
„ Comme on poura. J'ai du lard & des œufs.
„ Toute Françaiſe, à ce que j'imagine,
„ Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
„ Je n'ai qu'un lit; c'eſt aſſez pour nous deux ".
Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
„ Hélas, hélas! (dit la dame affligée)
„ Il faudra donc qu'ici je ſois mangée)
„ D'un charbonnier ou de la dent des loups"!
Le déſeſpoir, la honte, le couroux
L'ont ſuffoquée; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendait à la vie:
La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout elle était à l'écart.
„ Vous voyez bien (dit-elle à ſa filleule)
„ Que vous étiez une franche bégueule.
„ Ma chere enfant, rien n'eſt plus périlleux



„ Que de quitter le bien pour ête mieux”.
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis: tout y changea pour elle
En peu de tems, ſitôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, & ſans livre elle plut.
Que fallait-il à ſon cœur?.... Qu'il voulût.
Elle fut douce, atentive, polie.
Vive & prudente; & prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.

FIN.



JEAN



JEAN QUI PLEURE, ET QUI RIT.

QUELQUEFOIS le matin quand j'ai mal digéré!
Mon efprit abattu, triftement éclairé,
Contemple avec effroi la funefte peinture
Des maux dont gémit la nature;
Aux erreurs, aux tourmens, le genre humain livré
Les crimes, les fléaux de cette race impure,
Dont le diable s'eft emparé,
Je dis au mont Etna: pourquoi tant de ravages
Et ces fources de feu qui fortent de tes flancs?
Je redemande aux mers, tous ces triftes rivages
Difparus autrefois fous leurs flots écumans
Et je dis aux tyrans
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flammes des volcans:
Enfin lorfque j'envifage
Dans ce malheureux féjour
Quel eft l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi fuprême eft qu'on fouffre, & qu'on meure,

Je pleure.

Mais lorſque ſur le ſoir avec des libertins,
Et plus d'une femme agréable
Je mange les perdreaux, & je bois les bons vins,
Dont monſieur d'Aranda vient de garnir ma table;
Quand loin des fripons, & des ſots,
La gaieté, les chanſons, les graces, les bons mots
Ornent les entremêts d'un ſouper délectable,
Quand ſans regreter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon, & de ſa maîtreſſe,
Et que la charmante amitié
Seul nœud dont mon cœur eſt lié,
Me fait oublier ma vieilleſſe;
Cent plaiſirs renaiſſans réchauffent mes eſprits,

Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales
Qui ſouflent dans Paris, vainement agité,
Des inimitiés infernales
Et verſent leurs poiſons ſur la ſociété,
L'infame calomnie avec perverſité,
Répand ſes ténébreux ſcandales;
On me parle ſouvent du nord enſanglanté,
D'un roi ſage & clément chez lui perſécuté,
Qui dans ſa royale demeure

N'a pu trouver sa sûreté

Que ses propres sujets poursuivent à toute heure,

Je pleure.

Mais si monsieur Terray veut bien me rembourser;
Si mes vassaux se réjouissent,
Et sous l'orme viennent danser;
Si par fois, pour me délasser,
Je relis l'Arioste, ou même la Pucelle,
Toujours catin, toujours fidele,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits,

Je rit.

Il le faut avouer, telle est la vie humaine;
Chacun a son lutin, qui toujours le promene
Des chagrins aux amusemens.

De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends;
L'homme est fait, je le sais, d'une pâte divine;
Nous serons tous un jour des esprits glorieux;
Mais dans ce monde-ci l'ame est un peu machine:
La nature change à nos yeux,
Et le plus triste Héraclite,
Quand ses affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

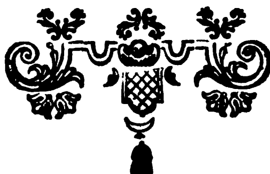
RÉPONSE

A. Mr. DE VOLTAIRE,

Par M. l'abbé de Voisenon.

Du tems vous trompez les efforts,
Et moi j'en éprouve l'outrage,
Vous ſavez vous paſſer de corps,
Votre eſprit ne change point d'âge;
Les neiges ſont devant vos yeux,
Le printems eſt dans votre tête,
Tous vos vers ſont des fleurs de fête,
Tous vos jours ſont des jours heureux.
D'Apollon vous tenez la caiſſe,
De ce dieu vous viſez les *bons*,
Et, quoique vous payiez ſans ceſſe,
Vous ne dites pas; *point de fonds*.
Pour moi, débile créature,
La triſte main de la nature
Etend un crêpe ſur mes jours:
Mes yeux m'étaient d'un grand ſecours
Pour lire les fruits de vos veilles;
Je les perds, & j'ai des oreilles
Pour entendre de ſots diſcours.

Pourſuivi par la calomnie,
Je ne ſens plus que le poids de la vie;
Mon bonheur eſt dans le cercueil
De mon irréparable amie;
L'univers me paraît en deuil.
O vous! rare ornement de notre académie:
Vous nous garantiſſez ſon immortalité.
Que les cris aigus de l'envie
N'alterent point votre gaieté!
Vous ne mourez jamais: moi je meurs à tout heure,
Vous êtes *Jean qui rit*, & je ſuis *Jean qui pleure*.



SUR LE PROCÈS

DE

MADEMOISELLE CAMP.

La loi commande, le magiſtrat prononce; le public, dont l'arrêt eſt inutile pour l'exécution des loix, mais irrévocable au tribunal de l'équité naturelle, décide en dernier reſſort. Sa voix ſe fait entendre à la derniere poſtérité.

Ce juge ſuprême, quoique ſans pouvoir, & dont au fond tous les tribunaux ambitionnent le ſuffrage, a conſacré l'arrêt du nouveau parlement de Paris porté entre le vicomte de *Bombelles* & la demoiſelle *Camp*. Le public a ſenti qu'une loi dure ne permettant pas en France à un catholique de ſe marier à une proteſtante par le miniſtere d'un prétendu réformé, le mariage devait être déclaré nul. Mais en même tems la bonne foi de la mariée a été récompenſée par une réparation civile & par une ſomme d'argent proportionnée aux facultés du mari; ſi pourtant un peu d'argent peut tenir lieu d'un état dans la ſociété.

Les juges ont aſſigné une penſion à la fille née de ce mariage malheureux. Ils ont même eu ſoin de la recommander au roi comme ayant droit à ſes graces par les vertus de ſa mere. Ainſi ils ont rempli tous les devoirs de la légiſlation & de l'humanité.

Il ne reſte plus à la nation qu'à déſirer de voir finir cette ſéparation funeſte, qui a privé la patrie d'environ ſept à huit cents mille citoyens utiles, & qui plonge encor cent mille familles dans l'incertitude continuelle de leur ſort, dans la douleur de mettre au monde des enfans dont la ſubſiſtance peut toujours être diſputée, & dont la naiſſance eſt regardée comme un crime. Cette fatalité deſtructive

de la population, de la paix & du bien de l'Etat, réputée autrefois néceſſaire, déſole ſourdement la France depuis près de cent années.

Les guerres & les aſſaſſinats de religion ſous *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, *Henri IV*, *Louis XIII*, furent les motifs qui ſemblerent déterminer *Louis XIV* aux ſévérités qu'il exerça dans un tems où ces guerres civiles n'étaient plus à craindre; il punit les petits-neveux tranquilles des fautes de leurs ayeux turbulens.

Nous nous ſommes apperçus enfin que la médecine trop forte, donnée aux petits-fils pour la maladies de leurs grands-peres, n'avait pu les guérir. Ils ont perſiſté dans leur culte; mais ſi on n'a pu ouvrir leurs yeux à nos ſublimes vérités, on avait guéri leurs cœurs; il faut avouer qu'ils étaient de bons citoyens & des ſujets fideles, dans le tems de la révocation de l'édit de Nantes.

Si on défend pendant la contagion toute communication avec une province infectée, il eſt triſte que cette défenſe ait lieu lorſque le mal eſt entiérement paſſé.

On doit eſpérer qu'un jour la ſageſſe du miniſtere trouvera le moyen de concilier ce qu'on doit à la religion dominante & à la mémoire de *Louis XIV*, avec ce qu'on doit à la nature & au bien de la patrie.

Ce moyen ſemble déjà indiqué en quelque ſorte par la conduite qu'on tient en Alzace. Les luthériens y jouïſſent ſans interruption de tous les droits de citoyen, depuis que le roi eſt en poſſeſſion de cette belle province. Leurs mariages ſont reconnus légitimes, ils partagent les charges municipales avec les catholiques. L'univerſité de Strasbourg leur appartient toute entiere. Les calviniſtes même y poſſedent quatre temples. Ces trois religions vivent en paix comme dans l'Empire.

Il eſt donc évident par une expérience heureuſe, que pluſieurs religions peuvent ſubſiſter enſemble ſans aucun trouble, ainſi que pluſieurs manufactures jalouſes l'une de l'autre peuvent proſpérer dans une même ville, lorſqu'une adminiſtration prudente contient chacune dans ſes bornes. L'émulation les vivifie & la diſcorde ne les déchire pas. C'eſt ce qu'on voit en Allemagne, en Ruſſie, en Angleterre, en Hollande, en Suiſſe.

Le ſeul obſtacle qui pourrait détruire en Alzace l'eſprit de charité qui doit régner entre tous les hommes, ferait peut-être l'ancienne loi qui défend aux catholiques & aux proteſtans, ſoit luthériens, ſoit calviniſtes, de s'unir par les liens du mariage. Si *St. Paul* a dit que l'épouſe fidelle convertiſſait le mari infidele, cette converſion ne devait s'opérer en aucun pays plus promtement qu'en France où le ſexe a tant d'empire, où les plaiſirs, les ſpectacles, les fêtes brillantes ſont le partage de la religion dominante, où les graces du prince ſouvent ſollicitées par les femmes, volent en foule au-devant de quiconque en eſt ſuſceptible.

Cette proſcription de mariages entre catholiques & proteſtans, eſt une loi contre l'amour; elle ſemble déſavouée par la nature; elle forme deux peuples, où l'on n'en devrait voir qu'un ſeul. On ne répétera pas ici tout ce qui a été dit ſur une matiere ſi intéreſſante & ſi délicate. Cent volumes ne valent pas un arrêt du conſeil. Attendons de la prudence & de la bonté de nos rois ce qu'on n'obtiendra jamais par des argumens de théologie.

Eſpérons pour nos freres déſunis une tolérance politique que nos maîtres ſauront accorder avec la religion dont ils ſont les protecteurs.

RÉPONSE A MR. L'ABBÉ DE CAVEYRAC.

Gardons-nous feulement de dire avec Mr. l'abbé de Caveyrac (1) *que la tolérance n'a produit en Angleterre que des fruits funeftes, qu'il n'en reftait qu'un feul à meurir, qu'ils le recueillent aujourd'hui, & que c'eft le mépris des nations.* Notre roi a triomphé trois fois des Anglais, à Fontenoy, à Liege, à Laufelt, & les a toujours eftimés.

On ne les voit méprifés, en Afie, en Afrique, en Amérique & en Europe, que de monfieur l'abbé de *Caveyrac.*

Gardons-nous de répéter avec lui, (2) *que* DIEU *ordonna d'exterminer jufqu'au dernier Amalécite, qu'il voulut que celui qui aurait été follicité à fervir des Dieux étrangers livre l'inftigateur au peuple, & foit le premier à l'affommer, fût-il fon frere, fon fils, fa femme ou fon ami.*

Cet ordre ne fut donné que dans la loi de rigueur; & nous fommes fous la loi de grace. Il eft un peu trop dur de nous propofer d'*affommer* nos freres, nos fils & nos femmes. Nous devons d'autant plus pencher vers la douceur, que nous fommes dans l'année centenaire & dans le mois de la St. Barthelemi, fête un peu lugubre, dans laquelle en effet les freres affommerent leurs freres, & que Mr. l'abbé de *Caveyrac* nous reproche dans une nouvelle differtation de n'être pas de fon avis fur cette journée.

Il dit que cette journée ne fut (3) *qu'une affaire de profcription.* Quelle affaire, jufte ciel! nous fommes encor étonnés qu'on dife affaire de profcription

(1) Page 362 de l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes & de la St. Barthelemi.

(2) Page 368.

(3) Page 1re. de fa differtation fur la St. Barthelemi.

comme affaire de finances, affaire de famille, affaire d'accommodement. Une profcription eft-elle donc fi peu de chofe? & le faux zêle de religion n'entra-t-il pour rien dans cette affaire épouvantable?

N'eft-il pas prouvé que plufieurs perfonnes à qui l'on offrit leur grace s'ils voulaient changer de religion, furent maffacrées fur leur refus? Le refpectable de *Thou* ne dit-il pas expreffément au livre 53, que la nouvelle des maffacres caufa dans Rome une joie inexprimable, que le pape *Grégoire XIII* fuivi de tous les cardinaux, alla, le 6. Septembre, remercier DIEU dans l'eglife de St. Marc, que le lundi fuivant il fit chanter une meffe folemnelle à la Minerve, qu'on tira le canon, qu'on fit des illuminations; qu'il marcha en proceffion le 8. Septembre à l'églife de S. Louis, qu'on mit à la porte de cette églife un écriteau par lequel *Charles IX* remerciait le pape de fes bons confeils qu'on avait exécutés &c.

En eft-ce affez pour réfuter Mr l'abbé de *Caveyrac*, faut-il nous forcer à rappeller ce que nous voudrions enfevelir dans un oubli éternel?

Comment peut-il dire que cette *affaire* ne fut que l'effet d'une réfolution fubite, quand le jéfuite *Daniel* avoue que *Charles IX* dit, *n'ai-je pas bien joué mon rôlet?* comment peut-on démentir ainfi tous les mémoires du tems?

Pourquoi s'obftiner encor à vouloir perfuader que depuis l'an 1680. l'émigration de nos concitoyens n'a été que médiocre & prefque infenfible? Penfe-t-on fermer nos plaies en les niant, & en contredifant ceux qui ont vu des villes entieres bâties par des réfugiés? Peut-on dire qu'*il ne s'eft pas établi cinquante familles françaifes à Geneve*, tandis que le quart de la ville au moins, eft compofé de Français; & de quels Français encor! des citoyens les plus utiles, parmi lefquels il en eft qui poffedent des fortunes de deux à trois millions. Il ne faut ni

exagérer, ni diminuer nos pertes & nos malheurs, mais il est permis de montrer nos blessures aux yeux d'un gouvernement qui peut les guérir.

Enfin, pourquoi répéter dans son nouvel écrit que le roi de Prusse s'est trompé en assurant que plus de vingt mille Français se réfugierent dans ses Etats? Pourquoi dire que c'est moi qui suis l'auteur des mémoires de Brandebourg, quand il est avéré que ce monarque est le seul historien de sa patrie comme il en est le législateur & le héros? Monsieur l'abbé de *Caveyrac* se trompe assurément en disant (4) *que j'ai donné cette histoire de Brandebourg à beaucoup de personnes comme mon ouvrage, & que je l'ai vendue à plus d'un libraire comme mon bien.*

La vérité & l'honneur m'obligent de dire qu'il n'y a personne en Europe à qui j'aie jamais ni prêté ni donné, encor moins vendu *l'Histoire de Brandebourg*, & que du jour où cette histoire parut jusqu'à présent, il n'y a aucun libraire à qui j'aie jamais vendu un seul manuscrit. Si M. de *Caveyrac* était mieux informé de la vie que je mene, il ne me ferait pas de telles imputations. Enfin, pourquoi mêler mes neveux conseillers au parlement dans cette question?

Ces réflexions sont bien étrangeres au mariage de Mlle. *Camp* & au jugement de son procès. Mais nous avons cru ne devoir pas rejetter cette occasion de nous défendre contre les accusations de Mr. l'abbé de *Caveyrac*, à qui nous demandons non-seulement de l'indulgence pour les protestans, mais encor pour nous qui avons été obligés de réfuter ses opinions.

(4) Page 43 de sa seconde lettre.



POUR LE 24 AUGUSTE *ou* AOUT 1772.

Tu reviens après deux cents ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abîme éternel du tems
Te couvre de sa nuit profonde.
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli
Séjour de notre antique histoire.
Mortels à souffrir condamnés,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le Triumvirat
Que Rome devint florissante.
Un poltron tyran de l'Etat,
L'embellit de sa main sanglante.
C'est après les proscriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux sous Octave.
Tranquille & soumis à sa loi
On vit danser le peuple Roi
En portant des chaînes d'esclave.

Virgile, Horace, Pollion
Couronnés de myrthe & de liere,
Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baisers de Glicere.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tomberent cent demi-Dieux

Sous des aſſaſſins mercénaires.
Et les familles des proſcrits
Raſſemblaient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs peres.

Bellone a dévaſté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ſes dons renaiſſans,
A bientôt conſolé la terre.
L'enfer engloutit dans ſes flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on ſon ſéjour?...
On y revint, on fit l'amour;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a verſé des pleurs,
Chaque ſiecle a connu les crimes;
Ce monde eſt un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux paſſés le ſouvenir
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids inſupportable;
Dieu prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole & vain
Pour le rendre moins miſérable.



LETTRE

DE MR. L'ABBÉ PINZO,

AU SURNOMMÉ

CLEMENT XIV, SON ANCIEN CAMARADE DE COLLEGE, QUI L'A CONDAMNÉ À UNE PRISON PERPÉTUELLE, APRÈS LUI AVOIR FAIT DEMANDER PARDON D'AVOIR DIT LA VÉRITÉ.

TRÈS SAINT PERE,

JE ſuis échappé de la priſon où vous m'avez fait renfermer. J'ai gagné un pays où les hypocrites ne ſont que ridicules, & où les fourbes n'ont pas le droit de ſe jouer de l'honneur & de la liberté des hommes.

Nous ſommes égaux maintenant dans l'opinion, comme par la nature. Je puis vous citer au tribunal de l'univers, & vous y paraîtrez ſeul avec vos crimes, comme moi avec mon innocence.

As-tu donc oublié, mon cher *Ganganelli*, le tems où le fils d'un artiſan de Rimini ſe croyait honoré de partager avec moi le bénéfice d'une inſtruction gratuite? Ne me dis point que je te reproche ta naiſſance; qu'*Horace* était fils d'un affranchi. Celui qui d'un état obſcur s'éleve par ſon génie, n'eſt que plus reſpectable; mais une origine abjecte imprime une tache ineffaçable à celui qui s'avance par l'intrigue & la baſſeſſe. Nous ſortîmes enſemble du college, moi pour tâcher de devenir honnête homme, & toi pour te faire moine.

J'avais eu l'honneur de diſputer ſouvent avec votre Sainteté ſur la nature de notre ame, & du Grand-Etre, ſur l'origine des choſes: vous conveniez avec moi que nous ne ſavions rien ſur ces objets; mais je concluais qu'il fallait être juſte & bon, ne jamais tromper perſonne, & conduire les hommes au bonheur en leur diſant la vérité. Vous vouliez au contraire qu'on les trompât pour leur bien & pour leur profit; & vous avanciez qu'il n'y avait de gens vertueux que ceux qui croyaient des ſottiſes. Nous nous ſommes conduits conformément à nos principes. J'ai vécu pauvre, & vous êtes devenu pape. J'ai parlé ſelon ma conſcience, & vous m'avez forcé à mentir. J'ai été jetté dans une priſon, je ſuis banni, ſéparé de tout ce que j'aimais: vous êtes ſur le trône, vous n'aimez rien, & vous n'êtes pas plus heureux que moi.

Non, mon cher ami; ce n'eſt pas un ſort heureux que d'être adoré par les ſots, & mépriſé par les honnêtes-gens; d'être regardé comme un Dieu par les femmelettes de Rome, & par les hommes éclairés comme un baladin de place, & d'être obligé de dire à chaque perſonne que tu rencontres: *c'eſt un ſot*, qui me regarde comme un fripon. Avoue que les philoſophes te font paſſer de mauvaiſes nuits, & que celles de ton noviciat étaient mieux employées.

Quoi! Très Saint Pere, vous vous applaudiſſez de m'avoir fait proférer une ſeule fois ces menſonges infames, que toutes vos actions, tous vos diſcours proferent à chaque inſtant. Eh bien, je l'avoue; j'ai trahi la vérité par faibleſſe, comme vous par ambition. Je vous ai reſſemblé un inſtant, & c'eſt la ſeule action de ma vie dont je puiſſe avoir des remords. Mais non; je n'en ai pas: entouré d'imbécilles furieux qu'un hypocrite meut à ſon gré, j'ai fui devant lui comme devant un tigre; j'ai ménagé leur folie comme celui qui ſe promene dans l'hôpital des fous reſpecte leur illuſion, & je leur ai épargné un crime.

On dit, mon pauvre *Ganganelli*, que tu viens d'écrire un bref à un maréchal de France (*) pour le remercier d'empêcher ses soldats de lire l'Encyclopédie, & que tu as attaché une indulgence pléniere à chaque paquet de ses *dragées*. As-tu donc peur de manquer de ridicules? Fais ton métier avec un peu plus de dignité. Un cordelier peut être un charlatan bouffon, mais un pape ne doit se permettre que des charlataneries sérieuses: car le tems est passé où elles pouvaient être funestes.

Adieu; ton ancien ami te pardonne le mal que tu lui as fait, mais non celui que tu fais à d'autres. Que je meure, & que les charlatans soient démasqués! Voilà le plus cher de mes vœux.

(*) Le Maréchal de *Biron*.

FIN.





